

# **L'Alchimie et autres contes**

**Par Antarès Trib**

À mon maître  
et ami  
dont les mots  
sont mes muses

## **Avertissement au lecteur**

Je pourrais commencer en annonçant que ce qui suit est la nouveauté, que ce qui suit est une image qui n'a jamais connu le jour, que devant ces mots se tiendront bientôt le germe d'un mouvement qui grandira, pour remplir les esprits et les cœurs. Comme cela serait beau.

J'aurais pu commencer avec des mots superbes, des phrases pleines de poésie qui auraient introduit des termes sur le rêve, sur la joie et la beauté. Au lieu de ça...

Ce qui va suivre n'a rien de nouveau. C'est déjà présent dans ce que nous pouvons voir au quotidien.

Je n'ai plus la prétention de pouvoir apporter cela. Je l'ai eue, avant. J'avais un rêve dans l'écriture, dans ce que des mots, posés sur une feuille de papier, pouvaient donner : l'impression que j'étais compris, que j'avais compris ce qui se cachait dans l'âme humaine, un frisson, délicat, qui donne chaud, apporte la satiété et l'envie d'aller de l'avant. La littérature, dans toutes ses formes, était pour moi un navire qui pouvait faire aller plus loin que toutes les autres choses dans la vie. Voici l'histoire de mon passé.

L'écriture a été la premier pas que j'ai fait en moi. À cet âge où l'on pense que personne ne nous comprendra jamais, j'ai découvert que je pouvais écrire. Ce fut ma prison de longues, longues années. Les premières de cette nouvelle vie étaient l'apprentissage de la marche des mots. Apprendre à les mettre, les uns après les autres, pour former des phrases, qui avaient un sens... ce n'est pas si facile. Même si pour moi c'était logique, même si pour moi je faisais quelque chose qui avait un sens, c'était comme tituber. De marche cela

n'avait que l'allure. Au fil des pas, j'arrivais à faire quelque chose, pas grand chose en fait, vraiment pas grand chose. Pour tout le monde tout autour, c'était, soi-disant, bien. J'imagine que le premier être d'une tribu à s'être tenu debout a émerveillé son entourage. Il y avait de l'espoir, de l'envie aussi, je pense, ou de l'incompréhension, sans doute de l'incompréhension. Et pour ne pas briser l'élan qui naissait en moi, on m'a dit que c'était bien. "C'est bien. Tu te débrouilles bien." Cela a fait naître l'égoïsme en moi.

Égoïste j'étais de croire que ce que je faisais était bon, que ce qui me distinguait des autres était un don, une sorte de particularité comme on l'annonce chez un enfant qui sait lire avant ses quatre ans. "Je sais écrire." C'était ma phrase, celle par laquelle je me définissais auprès des autres et de moi. Je remerciais le ciel de m'avoir donné la chance de pouvoir faire cela car, grâce à cela, j'avais une place. C'était important pour moi d'avoir une place. J'avais déjà une place, avant de commencer à écrire, mais pas celle que je voulais.

Avant d'écrire, j'étais l'enfant hyper-actif, celui que les parents montrent du doigt quand ils parlent entre eux, celui que l'on invite pas pour les anniversaires, car il fait trop de bruit, bouge trop, n'apporte que le désordre. Et c'était vrai. J'étais comme ça, quand j'étais enfant. J'étais différent. Différent et pourtant pas autant que je le croyais. Il y avait toujours beaucoup de bruit autour de moi quand j'étais enfant. On vit beaucoup quand on est enfant. Les jeux emplissent autant de temps que possible. Non. La seule différence que j'avais était que je n'avais pas de modèle. J'ai un grand frère, et quand un petit frère regarde son aîné, il voit un modèle. Il est plus grand, plus fort, plus intelligent, fait des choses extraordinaires et protège quand il arrive des choses. Mais un grand frère, ça protège de tout, sauf de ce qu'il ne peut pas empêcher.

Après ça, tout est différent. Un grand frère, ça ne peut pas jouer un autre rôle. Quand un enfant, un grand, vous fait mal, ça fait mal de ne pas pouvoir dire autre chose que "je vais appeler mon grand frère." Même s'il

fera tout pour vous protéger, ce n'est qu'un grand frère, pas un père. Ça vous apprend le silence, et l'envie. L'envie de demander pourquoi on ne peut pas appeler son père, l'envie de pouvoir le dire, l'envie de prendre la place d'un autre enfant, l'envie d'avoir une vie différente. Mais changer de vie, ce n'est pas possible. Ne pas avoir de père, ça apprend ça. Ça l'apprend mais ça ne fait pas passer le goût.

En grandissant, l'envie ne s'arrête pas, elle grandit en même temps. Ça peut donner de grands rêves, comme... d'autres rêves. Le mien, c'était de trouver quelqu'un qui pourrait me protéger au moins autant que l'aurait pu mon père, ou, au moins, d'avoir la reconnaissance de quelqu'un de fort. Je regardais donc les grands de mes classes, et j'essayais d'être aussi bon garçon avec eux que je l'aurais été avec mon père. J'étais obéissant. J'étais ridicule. À vouloir s'attirer les bonnes grâces des grands, j'étais devenu le petit. Le bouffon à côté du roi, c'était moi.

C'est pour ça que l'écriture a été si importante pour moi, que je ne pensais que rien

ne pouvait être au dessus de cela, car grâce à elle, j'ai commencé à ne plus être celui-qui-suit, mais celui qui fait. J'étais si fier de moi quand, pour la première fois, quelqu'un m'a dit que ce que je faisais était bien. J'ai cultivé ça : autant que je le pouvais, non sans joie c'est vrai, j'écrivais, pour que les personnes me disent que ce que je faisais était bien. Enfin on me voyait, enfin on parlait de moi, et on me parlait.

Pour aborder quelqu'un, je lui écrivais. Je pensais que c'était comme ça que ça fonctionnait pour moi. Le premier abord, c'était en écrivant, pas en parlant. À force, c'est devenu une habitude de ne plus parler vraiment. La communication, c'était par le stylo, pas par la bouche. Ça ne changeait pas grand chose pour moi, vu que ce que j'écrivais, je le pensais. Mais ne pas parler, ça pose quelques problèmes pour les premiers contacts. Je m'en moquais. J'avais mon cercle d'amis, des personnes qui avaient lu des pages de moi. Ils savaient ce que je pensais.

Je n'étais pas non plus enfermé dans un mutisme, mais les nouvelles personnes qui partageaient un morceau de ma vie, je ne suis pas sûr qu'ils aient souvent entendu le son de ma voix, encore moins qu'ils s'en rappellent. Je ne connaissais pas le pouvoir que les mots ont quand ils sont entendus, sincères, spontanés.

Mon premier amour surtout. C'était beau. Ce moment là, je l'ai encore au fond de moi. Il ne me quittera peut-être jamais, j'aimerais qu'il ne me quitte pas. Notre premier baiser, c'était sur une musique, dans le silence d'une soirée. Nous n'avons pas vraiment parlé, elle était plus jeune que moi, et moi, j'étais assez jeune pour que notre différence d'âge soit... importante. Mais c'est elle qui m'a dit, la première, ce mot. Il m'a fait mal, et en même temps m'a fait tellement de bien. On ne se connaissait que depuis deux jours, et pourtant elle me l'a dit. Je ne lui ai même pas répondu je crois.

On s'est écrit, pendant plusieurs mois. Et lorsque l'on s'est revu, je n'ai pas parlé.

Elle était pourtant à quelques mètres de moi, et pendant presque dix jours, je ne lui parlais que par l'intermédiaire de lettres, ou presque. Pas pour les choses futiles, mais pour les choses importantes, juste des lettres, pas de parole. Et plus tard, avec une amie, toujours pareil. Je ne pouvais plus parler. J'avais peur.

Mon deuxième amour, peut-être celui que j'ai le plus ressenti, avant, pendant, et après notre relation, a commencé de la même manière ou presque. On se parlait, on se voyait tous les jours. Mais pour lui parler vraiment de moi, je lui donnais des écrits. C'est comme un album photo, sauf qu'au lieu d'images, ce sont des pensées. Quand nous étions ensemble, on parlait, mais pas de ce qu'il faut. Avec le recul des ans, je m'en rends bien compte. J'aurais peut-être vu qu'elle ne m'était pas destiné, ou j'aurais évité notre rupture, je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que tout s'est vraiment terminé après que je lui ai redonné mes écrits, pour qu'elle sache ce que j'avais pensé pendant nos quasi six mois ensemble. Ce jour là, j'aurais du comprendre,

déjà... mais j'ai continué d'écrire. L'écriture comme moyen de ne pas penser, ou plutôt de penser à ce que j'avais perdu et de souffrir, plus encore que sans, avec dans l'idée que la souffrance de la rupture, si elle était plus concentrée, pouvait durer moins longtemps.

Souffrant, je pensais aussi, pour me l'avoir souvent entendu dire, que l'oubli pouvait venir dans la découverte et la recherche de l'amour chez une autre personne. C'est comme cela que j'ai fait la connaissance d'une nouvelle personne, avec qui je n'avais jamais parlé, avec qui je n'avais jamais correspondu, qui ne connaissait rien de moi, autant que je ne connaissais rien d'elle. Avec elle, j'étais silencieux, aussi. Non pas rien à dire, mais incapable de dire. Avec elle aussi, la rupture arriva par l'entremise d'un écrit, une page, bêtement, stupidement, étrangement laissée sur le bord d'un bureau, qu'elle n'aurait jamais du lire. Deuxième fois que des écrits provoquaient la douleur autour de moi, et pourtant...

Écrire. Je n'avais plus que ce mot là à la bouche. Si le monde autour ne pouvait comprendre, si je ne pouvais comprendre le monde autour, alors l'écriture serait un pont entre moi et le reste. J'avais tout mon temps, de toutes façons. Mes amis, ceux avec qui je pouvais parler, ne le pouvaient plus avec moi, pour certaines raisons. L'écriture était encore un bon moyen pour communiquer. Seule une personne parlait vraiment avec moi à cette période. Elle fut mon rempart, ma force, l'écho de ma voix. Être écouté, répondu, c'était étrange. Mais le temps, l'espace, autres choses, l'enlevèrent loin de moi. Après avoir parlé, nous écrivions. Brusque changement pour moi, banalité pour beaucoup d'autres.

C'en était fini. Les paroles n'avaient plus d'utilité. Pourquoi !? J'avais enfin commencé une relation normalement, et elle m'était retirée, elle aussi. Nouveau plongeon.

J'écrivais pour oublier, encore une fois. Cette fois pour longtemps. Trop d'échecs, assez de provoquer la douleur. Écrire était sans regret. Pas de douleurs chez les pages laissées

de côtés, chez les pages recouvertes. Douleur sur les pages. J'avais mal, mais mon mal ne concernait que moi. Un peu plus solitaire qu'avant, mais toujours entouré, je pensais que la vie était ainsi : que les autres vivent des relations, pendant que je vivais avec moi seul, et mes pages.

Même un perroquet, avec beaucoup d'entraînement et un peu de chance, peut apprendre à parler correctement. Je ne suis pas un perroquet, mais avec de l'entraînement, et un peu de chance, j'ai appris à écrire correctement.

Puis, un jour, j'ai voulu me lancer. Pas à écrire autre chose que mon malheur, mais à écrire quelque chose en dehors de moi. C'est devenu bien plus que cela : Ce pauvre garçon à qui j'ai donné vie, il a reçu non pas mes peines, mais ma douleur. Lui non plus ne parle pas beaucoup, lui non plus n'a pas de vraie personnalité, au début. Mais c'est en parlant qu'il la gagne, en parlant avec quelqu'un d'autre que lui.

L'écriture, ça ne doit être rien d'autre que l'expression de ce qui a déjà été dit. Écrire quelque chose qui n'existe pas encore, ce n'est pas bon. L'écriture, ça doit permettre de parler, avec des personnes connues, ou des inconnus. L'écriture, ça doit être un émerveillement superbe, comme lorsque une chanson, pourtant connue, résonne autrement parce que quelqu'un est là, à côté.

Mais... l'écriture... ça doit aussi rester magique. La parole ne doit jamais remplacer entièrement l'écriture. L'écriture, c'est un gage, une confession que la mémoire ne pourra jamais détruire, que l'oubli ne pourra jamais effacer. L'écriture, c'est une décision. Des paroles d'amour sont fortes, mais rien ne pourra jamais remplacer les poèmes d'amour, ces phrases si belles que, même des siècles plus tard, des gens les reprennent, les murmurent ou les donnent sur une carte. L'écriture, c'est l'image du désir de montrer que ce qui est inscrit le sera pour longtemps, que rien ne pourra s'opposer à cette vérité car quiconque, le lisant, en devient le témoin.

Que ce soit sur le tronc d'un arbre à l'orée d'un bois, sur le dos d'un casier dans une salle de classe, sur une pierre ou une feuille de papier, le mot inscrit devient une partie de la nature, et acquiert une réalité, grâce à cela.

Le rêve de la littérature que j'avais au fond de moi n'existe plus. J'ai appris que je ne ferai jamais rien de nouveau en littérature. Malheureusement pour moi, cette découverte est un peu tardive.

La dernière partie de ma vie, celle qui est la plus proche de vous, et de moi, se trouve juste avant cette découverte.

À force de ne pas parler, de ne vivre que par ce que les lettres pouvaient animer, j'en suis arrivé à ne plus avoir vraiment de vie à moi. En dehors de mes écrits, et de ceux des autres, les heures étaient des récipients qui recueillaient l'eau de pluie, et rien d'autre. C'était ce que j'avais toujours voulu, pensant qu'ainsi jamais plus je ne provoquerai de douleur chez les autres. Mais quand le besoin, la

nécessité du partage se fait ressentir et que rien ne peut être dit de ce que vous vivez, car n'existant pas, vous parlez de ceux qui vous entourent, et vous allez alors au delà de ce à quoi vous avez droit. Parler de la vie d'un être imaginaire est une chose, parler de quelqu'un que vous connaissez, que vous aimez, de sa vie, de ses jours, de ses nuits, est la pire des atteintes. Car vous pouvez alors utiliser des mots différents, révéler des secrets silencieux, et parfois, sans vous en rendre compte : juger. Juger un travail, un résultat, une performance, qu'importe le domaine, s'appelle donner son avis. Juger une personne, cela n'a pas de nom, ça fait juste mal à la personne.

Faire mal. Ce que l'écriture devait empêcher a été provoqué par elle. Faire mal, ce n'est pas nouveau. Ce qui est nouveau, c'est de partager, de vivre et de rencontrer ; de donner et de voir un sourire, de regarder grandir et s'épanouir. Et dans ces cas là, la littérature ne peut rien faire.

Je ne vais rien apporter de nouveau dans la littérature. Je n'ai plus cette prétention. La seule chose que j'espère, c'est d'apporter un peu de nouveau chez vous qui lisez ces mots, un peu comme une chanson longtemps écoutée qu'une autre personne joue, en y apportant une pointe de lui.

Cette pointe de moi, c'est les mots utilisés, parfois étranges, c'est la multitude de personnages, qui peuvent être une personne comme beaucoup à la fois, c'est la manière de conduire mes récits. Le nouveau roman ou la fiction policière, très peu pour moi, et par moi encore moins. Si c'est cela que vous cherchez, donnez ce livre à quelqu'un, ou revendez le, ou continuez, comme vous voulez. Les histoires où le but, plus que de comprendre les choses, est de savoir qui parle ou qui vient de saisir la gomme dans un coin de café aux vitres recouvertes de lettres jaunes à moitié effacées, très peu de moi. Les intrigues, les meurtres, les indices et les révélations superbes, le tout dans un décor amidonné avec un policier quasi omniscient tellement il com-

prend vite : même combat. Le livre sans héros, sans histoire, sans rien d'autre qu'un magma froid et visqueux, non merci.

Ce que j'ai essayé de donner, c'est un temps durant lequel les choses évoluent, tout comme les gens. Ce qui est au début d'un texte n'est pas forcément identique à la fin. Le personnage assis, immobile, même s'il ne bouge pas, devient quelqu'un d'autre, et le point final n'est une fin que pour vous, pas pour lui. Son histoire était avant que vous ne vous intéressiez à lui, et elle sera encore après que vous ayez tourné la page. Ce que vous voyez, lisez, ce ne sont que des instants de sa vie, et doivent être vus comme un moment important pour lui, avant de l'être pour vous. Vous allez peut-être découvrir des choses sur ce petit bonhomme au regard triste, mais, pendant que vous vous poserez la question de savoir ce que vous avez retenu, demandez-vous si vous, vous ne pourriez pas lui apprendre quelque chose, en retour. Et si vous pensez que la décision prise par l'un d'eux est mauvaise, inventez la suite, changez son futur,

rendez-le meilleur ou moins bon, donnez lui une larme d'espoir ou un soupçon de douleur, demandez-vous comment aurait été son existence sans le petit détail qui a amené la tranche de vie qu'il laisse voir.

La nouveauté, ce n'est pas moi qui peut la donner, c'est vous.

# **Alchimie d'un Ange**

“Ferme les yeux !”

Brusquement redressé, yeux grands ouverts, sur les lèvres un peu d’humidité, sa langue sèche la goûtait. C’était âcre, apaisant.

Chad n’avait jamais réussi à comprendre ces rêves qui semblaient si réels, ces moments entre le sommeil et le réveil où, parfois, il découvrait des visages, des regards, des mains tendues vers le ciel, vers lui. Un homme d’environ quarante ans. Le lieu était obscur, mais il avait vu autour de lui une faible lueur, un point lumineux qui s’était agité avant de retomber, et de s’éteindre. Dans le regard de cet homme, il y avait eu un instant de lucidité, rien d’autre. Parfois, c’était de la curiosité, assez rarement, c’était de la joie. Le plus souvent, c’était de la peur. Chaque matin,

Chad sentait le goût de sa sueur qui perlait le long de ses doigts. Puis l'odeur disparaissait, comme le souvenir de ces yeux qu'il avait aperçus.

Le soleil était déjà haut. La chaleur accablante laissait une atmosphère oppressante dans la chambre. Il se leva, il s'étira longuement, donnant un peu de temps à ses muscles pour qu'ils puissent se préparer à cette nouvelle journée. Les fines bandes de lumière qui transperçaient les stores venaient s'écraser contre le parquet. Laisant divaguer son regard, Chad remarqua le désordre coutumier qui était devenu son quotidien, cette salle étroite qui lui servait de logement, mais qui aurait tout aussi bien pu servir à entreposer des vélos. Mais les vélos ne payaient pas. C'était le seul argument favorable qu'il avait trouvé pour admettre l'idée qu'il avait déniché cet endroit grâce à une agence immobilière.

Huit mois qu'il vivait dans cette cage. Ce qu'il appelait ironiquement son cercueil n'avait vu personne d'autre que lui, et le regard de son propriétaire qui montait réguliè-

rement pour s'assurer de son entretien. Ce gros homme au regard doux, aux pommettes saillantes, avait une manière de se faufiler dans l'entrebâillement de la porte quand Chad l'ouvrait, une vraie anguille, à ce point près que jamais une anguille le pourrait avoir un tel attrait pour l'argent. C'était toujours le même rituel, le matin : Quand il se levait, il gagnait sa douche en rêvassant à ce petit bonhomme qui semblait gonflé d'eau, et cela le faisait rire, ou du moins lui donnait le sourire avant de partir travailler.

Son costume sombre de courtier passé et la porte franchie, Chad devenait une ombre, comme beaucoup dans ces villes.

Les transports en commun, le métro. Chaque jour de chaque jour, il se rendait dans l'estomac grouillant de cette mine asséchée, accompagné de ces gens qu'il voyait tout les matins mais qu'il ne connaissait pas. Ils étaient tous rangés le long de la voie, dans un ordre quasi religieux, sans ciller un seul instant à l'approche de la langue de métal qui les apporterait à l'autre bout du tunnel. Quelques

fois il se déplaçait de son lieu de prédilection, allait se poster à côté d'un étranger, d'un non-citadin. Ces personnes là sont faciles à repérer. Elles fouillent chaque recoin, attentives à chaque modification dans la posture des mains de leurs voisins. Elles ont cette peur, cette agoraphobie toute naturelle dans ces lieux confinés qui oppressent. Elles regardent tout le temps, pour ne pas être la victime de ces vols discrets, qu'elles ne pourraient jamais pu empêcher de toute manière.

Une fois dans la rame, il n'y a plus qu'à attendre. Chacun est dans son coin, blotti dans ses pensées. Certains se croient encore dans leur lit vu la mine béate qu'ils affichent ; d'autres ne sont pas encore couchés et profitent des ces moments de repos pour puiser leurs dernières forces avant le sommeil salvateur de la douche chaude, de la couche fraîche, et du verre d'eau qui laisserait échapper les bulles du cachet d'aspirine ; d'autres encore laissent leur regard se perdre, personne ne faisant attention à ce regard, mélange de passivité et somnolence.

Mais tous ont ce même réflexe, de plisser les yeux devant la lumière, au bout du tunnel, qui les rapporte à la vie de la surface. Car tous en dessous perdent une partie de leur vitalité. Ici, pas de jour, ni de nuit, juste une lumière fade qui se répand des plafonds vers les sols. Pas de soleil, ni même de légère brise pour animer les imperméables ou les cheveux. Il y règne une température constante, de jour comme de nuit, été comme hiver, comme dans une cave, ou un frigo.

Entre le métro et son travail, il y avait un dernier obstacle, un spectacle d'une violence rare, une fosse aux fauves que les plus grands gladiateurs de l'empire romains n'auraient jamais pu combattre : le rempart des voitures. Si dense que l'on ne pouvait voir l'autre côté de la rue avant d'y être parvenu. Le flot d'hydrocarbure noyait l'atmosphère durant une longue minute, rendant la zone digne des plus grands champs d'essais bactériologiques. Puis venait une autre vague, toute aussi dangereuse que la précédente : Quiconque se laissant emprisonner dans la confronta-

tion avec la marée humaine adverse pouvait perdre les précieuses secondes qui lui permettraient de gagner l'autre bord. C'était une lutte sans arme, un affrontement d'un nouveau genre : Au même signal ils s'élançaient de toute leur hargne, frappaient le sol de leurs chaussures brillantes, traînaient leur sacoche remplie de documents confidentiels, de rapports sur les entreprises, de chèques impayés ou... autre chose. Et ils se rencontraient : les coups pleuvaient, comme des appels téléphoniques au standard d'un hôpital un lendemain de match de football. Ça jouait des coudes et des mains, peut-être même des pieds, pour traverser ce cloaque gigotant. Il fallait passer, sa vie en dépendait. Mais comment savoir, après un choc, où était le salut ? Il n'y avait qu'une seule couleur, un seul uniforme sur le terrain. Il fallait ruser, glisser, regarder un point au loin et ne jamais dévier de sa route, marcher avec pour seul but ce point, et rien d'autre.

Et il en était ainsi chaque matin de chaque matin.

Les salutations habituelles de la réceptionniste, les chaussures qui claquent dans le hall de granit poli, l'escalier de fer jusqu'à la section à laquelle il était assigné. Le train-train qui se répétait.

“ Bonjour monsieur Anuton. Voici vos courses de la journée. “

Puis il redescendait, sortait de ce bâtiment pour se rendre à chacune des adresses indiquées par le carnet qui portait son nom et qui chaque jour s'enrichissait d'une feuille supplémentaire. Escalier, hall en granit poli, réceptionniste, dehors. Nouvelle bataille.

Ses premières adresses étaient des personnes connues, avec qui il avait déjà eu affaire. La quatrième était différente, un nom inconnu dans un quartier inconnu. Là-bas : pas de métro, pas de bus pour assurer la correspondance, un zone de non-droit pour la carte de transport qu'il payait si cher. Il ne la payait pas, mais sa fiche de paye lui montrait bien que si. Il décida de s'en occuper en dernier, lorsque son livret de commande serait achevé.

Les heures s'étendirent, sans que Chad ne voit le soleil monter jusqu'à son zénith, redescendre, déformer le visage des rues, des bâtiments, de la ville toute entière. Il ne s'en souciait même plus, il n'avait plus le temps de se soucier de cela. Auparavant, même après une journée fastidieuse, il partait se reposer quelques minutes dans un parc, proche de son lieu de travail. Là, il étendait ses jambes, rompues par la lassitude, il posait ses mains le long du dossier pour les étirer, pour sentir ses muscles ankylosés par l'inaction, et il regardait les malheureux arbres, perdus dans ce minuscule carré de terre, le ciel qui passait lentement par toutes les nuances de bleu, se teinter de jaune, puis de sang, avant de retourner vers le bleu qui se fondait dans l'obscurité. A ce moment seulement il regagnait sa cage, pour trouver un brin de nourriture et le repos. Mais il avait renoncé à ce plaisir devenu au fil des semaines un peu plus futile, qui ne faisait que le priver d'un peu de sommeil. Il ne passait plus que le temps minimum au dehors. À vrai dire, il passait plus de temps sous les tu-

bes phosphorescents du métro qu'à la lumière du soleil. Et puis, le soleil ne perceait plus que très rarement la pellicule constante de brume. La brume est devenue l'indicateur de luminosité des citadins : plus ou moins blanche, selon la chaleur, (comme la couleur de la cravate de certains patrons détermine avec précision si ledit président-directeur-général a reçu, la veille au soir, la visite de ses fils, de ses amis, ou de sa maîtresse). Ils s'y étaient habitués, et son absence était un signe funeste, celui de la pluie, et du froid.

Il avait terminé sa longue course. Il ne lui restait que cette ligne inconnue.

Et il devait marcher pour y parvenir.

Marcher.

Depuis longtemps il avait perdu cette habitude de se servir de ses jambes pour les longues distances. Il était si simple de monter dans un tramway. Quand il en descendait, il se trouvait à quelques pas de son lieu de rendez-vous. Il ne lui restait plus qu'à s'asseoir, pour discuter des quelques modalités nécessaires, puis il repartait. Assis, du matin au soir.

Il n'avait pas le choix.

Après quatre cents mètres le long du boulevard, il prit un chemin de travers qui le guidait vers une zone qu'il n'avait jamais arpentée. Sa constante assurance s'évada, et il dut jouer sur ses nerfs pour ne pas rebrousser chemin. Les immeubles avaient une teinte grise et terne, comme couverts d'une peinture encore humide, qui ne sécherait sans doute jamais. Contre les bâtiments se trouvait une foule de personnes qui parlaient entre elles, des enfants qui jouaient au football contre un mur affublé d'une cage blanche qui leur servait de but.

Il marcha pendant une heure, et pendant une heure toujours le même spectacle : des hordes d'inconnus qui le regardaient de la tête aux pieds, avant de revenir vers sa tête qu'il essayait de masquer en regardant le sol le plus possible. C'est donc cela que ressentent les mannequins qui défilent sur les podiums ? Non, ça doit être différent pour elles, elles n'ont pas l'odeur de ces ruelles.

Il arriva à l'adresse indiquée. Un interphone cuivré sur la droite de la porte était couvert de vignettes autocollantes aux symboles invraisemblables. La note qu'il possédait ne comportait aucun numéro, il se lança donc dans l'essai de chacune des touches, avec l'espoir que celui qu'il presserait le conduirait à son interlocuteur. A la sixième tentative, l'immeuble lui fut enfin ouvert. Les quelques étages n'étaient plus qu'une délivrance de l'atmosphère oppressante du quartier.

Il frappa deux coups contre la barrière de bois qui servait de porte et entra. Directement face à lui se trouva un bureau derrière lequel se tenait une femme à l'apparence fatiguée, qui se limait les ongles. Elle ne releva pas les yeux tout de suite et Chad eu le temps de l'observer un instant. On l'avait tellement regardé sur le trajet qu'il sentait le besoin d'en faire autant, pour évacuer ce trop-plein qui l'accablait.

Ce qui retenait l'attention chez cette dame était la masse de cheveux blonds qui débordaient de chaque côté de son visage ; ils

n'étaient qu'à peine mis en ordre, et certaines mèches pointaient vers le haut. Le mouvement de ses mains était précis, ils semblaient en train de divaguer sur un violon dont l'archet était la lime : Elle contournait le dessin des doigts avec sagacité, revenait sur l'un d'eux, puis sur un autre, bougeait sa main de manière à former un stylet avec ses ongles, ses ongles parfaitement vernis, qui brillaient de la lumière des néons qui illuminaient la salle.

Puis elle releva ses yeux, et l'orchestre pris fin avec la voix criarde et suraiguë qui lui indiquait un couloir sur sa droite. Il se dirigea vers ce qui était vraisemblablement le bureau du patron de l'entreprise, jusqu'à sentir sous ses pieds une moquette fine et usée qui aurait presque pu ressembler à du parquet au toucher. L'homme lui fit signe de fermer la porte et de prendre place sur le siège qui se trouvait devant le meuble sobre.

La conversation n'avait que peu d'intérêt pour Chad qui faisait cela de manière presque machinale depuis des jours. C'était toujours les mêmes questions qui s'alignaient : à

combien se montait la facture ? Aux vues de la quantité, n'y avait-il aucun moyen de négocier, car l'économie était bancaire et il ne pouvait se permettre une telle dépense ? Quelles étaient les modalités ?... Chad n'y prenait plus goût. Au début, il avait trouvé cela amusant, et il tentait de vendre par la même occasion d'autres produits, mais cela ne marchait que très rarement. Il répondait donc distraitement, sans porter de grande attention à son interlocuteur. Pourtant celui-ci était amusant, d'un certain point de vue, car il avait un de ces tic, impossible à contrôler, qui agitait son œil gauche lorsqu'il commençait une phrase : Cet œil se portait vers le centre de son visage. Il avait dû être un caméléon dans sa vie précédente, ou quelque chose du genre. Sauf que ces animaux ont le chic pour se dissimuler dans leur environnement, alors que lui... c'était plutôt le bureau qui se dissimulait dans le patron. Ce détail amusa Chad le temps de l'entretien qui ne dura que quelques minutes. Il était impatient de quitter cette zone inconnue qui le mettait mal à l'aise, et le directeur

de l'entreprise avait hâte de quitter son travail : tous ses dossiers étaient rangés dans le coin droit de son bureau et sa veste était posée contre son accoudoir de siège.

Soixante quinze minutes plus tard, Chad retrouvait le confinement de son une-pièce, avec ce sentiment de sécurité enfin retrouvé, d'un toit et de murs connus qui le protégeaient des atteintes de l'extérieur.

Qui était-ce ? Ces mains qu'il voyait lui semblaient inconnues. Elles étaient au repos, posées le long du corps dont il ne voyait que le bas-ventre, qui s'enflait, puis dégonflait, puis s'enflait...

Qu'avaient-elles donc, ces mains, pour qu'il ne puisse se libérer de leur présence ? Il n'y avait rien de particulier, pas de cicatrice ou d'alliance, pas d'ongle incarné ni de grain de beauté.

Pourquoi ne parvenait-il pas à quitter ce lieu, ou même tourner la tête pour se détacher du regard hypnotique de ces phalanges immobiles ?

A qui était ce corps ?

Un doigt sortit de sa transe. Ce ne fut qu'un frisson à peine perceptible, un tremble-

ment plus qu'un mouvement. Le geste s'amplifia, pour gagner le majeur. Puis un autre. Puis toute la main. Le bras s'écarta lentement de son lit.

Il put voir le corps tout entier, le visage apaisé d'un homme qui lui semblait être connu, sans pour autant pouvoir y mettre un nom. Dans la seconde le masque teinté de rose se souleva, découvrant une grimace de douleur. Le bras tendu fut projeté vers lui. Il sentit presque le souffle de ce geste de terreur le long de ces cheveux, ce courant d'air gelé qui précéda la chute du poids devenu mort, le regard vide rempli d'une lumière opaque qui ne passerait jamais plus.

Chad ressentit cette vision de son réveil jusqu'à son arrivée sur son lieu de travail. Et même noyé au milieu de cette foule, il ne pouvait oublier cette seconde de peur qui l'avait tiré de son sommeil juste avant que sa radio ne sonne les sept heures trente. Son petit-déjeuner avait eu un goût fade, mais il se força à le finir pour pouvoir tenir jusqu'au midi.

Ses courses de la journée n'avaient été que de simples formalités, qu'il n'avait suivies que d'un pas distrait, sans se soucier des différentes questions auxquelles il ne répondait qu'à peine. Il ne parvenait pas à oublier ces yeux qui étaient passés de l'extérieur à l'intérieur, qui avaient vu ce qu'ils ne verraient plus. Etait-ce vraiment ainsi que mouraient les hommes ? Avaient-ils tous ce mouvement de lutte ? Il se repassait tous les films dans lesquels il y avait des morts, toutes les séries à grands publics, si proches de la réalité, dans lesquelles des personnes décédaient, de mort naturelle, accidentelle, ou voulue, par eux ou par d'autres. Il y avait souvent ces gestes, ces convulsions, ces spasmes violents qui agitaient le corps. Mais il n'y avait pas ces yeux, ces yeux marqués d'un sceau étranger.

Toute la journée il avait gardé cette boule au fond de la gorge. Il la sentait qui s'agitait quand pendant deux secondes il parvenait à s'en détacher, et qu'elle revenait, encore plus horrible, plus prenante. Il la garda jusqu'à son retour chez lui, jusqu'à une heure

avancée de la nuit où il se décida à prendre les mesures nécessaires pour plonger dans le sommeil.

Il alla dans sa salle d'eau, tira le mince tiroir de son armoire, pris la petite plaquette à moitié vidée, en arracha une des pilules et la porta à sa bouche. Besoin d'eau, de deux ou trois gorgées pour la faire descendre, puis retourner à son lit, en priant pour que l'attente ne soit pas trop longue. C'est le seul problème de ce genre de cachet : ça peut venir vite, ou pas. Mais il est impossible de savoir quand c'est arrivé. Entre le moment où cela agit et le réveil, il n'y a qu'un blanc tout noir. Enfin... normalement.

Cette fois-ci, cela ne lui accorda que peu de répit. Toute la nuit il fut réveillé, par une multitude de cris, par des chocs violents qu'il lui semblait recevoir. Il y avait des visages d'adolescents, des visages d'enfants, des corps de femmes qui frappaient et frappaient encore contre ses bras, contre ses joues. Ce n'était que des caresses, des gestes délicats dans sa chair. Mais la violence des mouve-

ments était présente, jusque dans leur bouche grande ouverte. C'était comme un immense film passé en accéléré : plein de visages, encore plus d'expressions et de cris éteints.

Il se redressa. Son ventre et son visage étaient trempés de sueur. Le souffle court, il chercha désespérément une petite bouteille d'eau qu'il mettait sous son lit, en prévision de cauchemars comme ceux-ci. Mais il n'y avait rien en dessous de lui, il n'y avait rien le long de la petite table de nuit sur laquelle reposait l'unique lampe de son appartement. Lorsqu'il l'alluma, une douleur le força à se replier sur lui-même, à basculer hors de son refuge de tissu sur le sol. Son bras rencontra le coin du petit meuble. Douleur. Mal mais pas au bras. La lumière le brûlait. Garder les yeux fermés, retrouver ses esprits. Une odeur étrange se répandit tout autour de lui. Sa main droite plaqué sur son bras gauche sentit un contact lisse et humide, comme une boule de neige qui s'écrase dans le cou et qui fond, qui se déverse sur le corps, et gèle la peau, et ce ne fut qu'après un effort qu'il put observer la

plaie qui traversait sa peau. Ce n'était qu'une écorchure, mais le sang suintait jusqu'à son coude.

Lorsqu'il fut remis de ses émois, il se leva pour panser cette blessure. Il rentra dans la salle d'eau, alluma la lumière, vit ce désordre qu'il s'était un jour promis de ranger. Le bac de douche, séparé du reste de la pièce par un mur à demi fermé, était rempli de bouteilles de shampooing et de gel douche vides ; autour de l'évier, ce n'était que poussière agglomérée sous l'atmosphère saturée de vapeur, caleçons sales qui semblaient attendre que l'évier soit libre pour se laver, et à côté des toilettes, ce n'était que serviettes roulées en boule, maillots de corps et pantalons pareillement entreposés. Un observateur extérieur aurait pu se croire en pleine foire aux vêtements, après le passage de la troisième vague d'acheteurs.

Jetant tout ce qui se trouvait devant le miroir dans le coin déjà très encombré à sa gauche, il sortit de la petite armoire murale pansements et désinfectant. Prenant un coin

du dernier morceau de coton qu'il lui restait, il essuya le sang qui commençait à coaguler. Mais de sa blessure sortait toujours plus de sang, et il savait qu'il ne disposait pas de soins suffisants pour stopper l'hémorragie. S'habillant le plus vite qu'il put, il dévala l'escalier qui le conduisait au dehors et s'engouffra dans le premier taxi venu en lui demandant de le porter à l'hôpital le plus proche.

Son cas fut traité rapidement. La secrétaire qui tenait l'accueil le conduisit immédiatement vers un médecin qui n'eut d'autre choix que de lui poser six points de sutures.

“ Comment vous êtes vous fait cela demanda-t-il ? “

- Je suis tombé de mon lit après un cauchemar.

Après un silence troublé, le médecin posa le dernier point, puis se plaça face à lui, le regardant droit dans les yeux :

- Vous êtes dans un hôpital ici, vous n'avez pas à avoir peur. Je suis médecin et mon devoir est de m'assurer de votre santé. Si

vous avez d'autres blessures, ou si vous avez quoi que ce soit, vous pouvez me le dire.

- Je vous assure que je... Attendez, Chad resta pensif durant quelques secondes, pourquoi me dites vous cela ? Je sors de chez moi, j'ai tout juste pris le temps de mettre un pantalon avant de sortir. Pourquoi, qui a-t-il pour que vous me disiez cela ?

- Votre blessure n'est pas une écorchure, elle a vraisemblablement été faite par un objet tranchant, comme un couteau.

Chad ne pu contenir un mouvement de recul, et porta sa main à son bras.

- Vous êtes sûr de ce que vous avancez ?!

- Pratiquement oui, la chair est tranchée, pas déchirée. Un clou n'aurait pas fait une plaie aussi nette.

Chad ne parvenait plus à retrouver un semblant de calme. Son appartement était pourtant vide lorsqu'il s'est réveillé, et la porte était toujours fermée à clef. Il se souvenait bien de l'avoir déverrouillée avant de sortir de chez lui.

Il sentit tout son corps s'affaisser. Avant de perdre conscience, il vit l'expression du médecin devant lui qui bondissait pour le retenir, et il entendit crier, tout proche de lui, des cris, mais différents de ceux qu'il entendait dans ses rêves, ceux-la étaient doux.

À son réveil, une infirmière se tenait à côté de lui. Un bloc-notes à la main, elle passait de légers coups d'un stylo fluo sur ce qui semblait être une courbe de température. Elle n'avait pas remarqué son éveil, et resta très professionnelle. Elle était habillée de vert, une tenue assez ample, aux manches courtes. Ses cheveux châtain étaient regroupés en chignon, ne laissant aucune mèche libre. Sa peau était rosée, uniforme, sans bracelets. Ses yeux demeuraient masqués, par son visage qui se présentait de trois-quarts. Il se sentait en sécurité, dorloté par cette jeune femme qu'il ne connaissait pas, dans ce lieu espacé qui laissait pénétrer la lumière du jour.

Ce fut comme une explosion en lui. Il se redressa d'un bond, effrayant au passage l'infirmière qui sursauta.

“ Je suis en retard pour aller bosser ! cria-t-il d'un trait. Où se trouvent mes vêtements ?! “

- Tenez vous tranquille, chuchota-t-elle doucement, vous ne partirez pas d'ici avant d'avoir vu le médecin. A quelle heure travaillez vous ?

- A neuf heures. Il est quelle heure !?

- Deux heures de l'après-midi. Ça ne sert à rien de vous énerver ainsi. Reposez vous, je vais appeler le médecin.

Dès qu'elle eut quitté la chambre, Chad se laissa retomber dans le lit. Elle avait raison, il ne servait plus à rien de partir, autant profiter de cette journée pour rattraper le sommeil qui lui manquait.

Il porta son bras sur son front. Le contact de la bande sur sa peau lui rappela les derniers éléments de sa mémoire. Il se souvenait de son réveil brutal, de son arrivée à l'hôpital... rien d'autre. L'heure de son arrivée et

le temps qu'il avait passé ici lui étaient inconnus. Il se força à se souvenir de demander ces détails à la prochaine personne qui passerait la porte.

Il laissa retomber son bras le long du lit. La douleur de sa blessure le réveilla un peu plus. Maintenant il se souvenait : Il se souvenait des visages horrifiés, des gestes affolés, de son premier réveil trempé de sueur... et de ce réveil, ici, à l'hôpital. Ce réveil sans peur, calme, cette fin de sommeil sans masque de terreur. Cela faisait si longtemps qu'il n'avait pas ainsi trouvé le repos.

Sa perfusion le démangeait. Il voyait une légère tâche rouge qui progressait le long du tube, son sang qui avançait, mu par la gravité. De sa main gauche, il leva le tube, et regarda le peuple de ses veines refouler lentement vers son avant-bras. Il était hypnotisé, ne voyait plus que cela, en oubliait presque où il se trouvait. Cette hémoglobine qui retournait dans son corps, ce mouvement de matière qui allait contre toute logique, contre tout principe physique. Lorsque l'on perdait du sang, il de-

venait normalement impossible de le retrouver. Le corps en fabriquait constamment, mais celui qui était perdu l'était pour toujours, normalement. Il ne restait plus qu'un petit demi centimètre, une parcelle comparée à ce que son corps contenait, mais ces quelques gouttes l'obsédaient, elles étaient le centre de tout, le dernier fil qui le séparait de la vie.

“ Bonjour monsieur Anuton, comment allez vous aujourd'hui ? dit-il avec un sourire. “

L'homme qui avait soigné son bras s'avavançait vers lui. Entre ses doigts s'agitait un stylo. Il passait tout autour de ses articulations, semblait à chaque fois sur le point de tomber, mais retournait toujours entre deux doigts.

“ Bien, merci. Depuis combien de temps suis-je ici ? “

- Vous êtes arrivé il y a deux jours. Vous vous êtes évanoui après que je vous ai soigné. Nous avons procédé à des examens complémentaires pour vérifier que vous

n'étiez pas en danger. Êtes vous souvent sujet à de telles crises ?

Chad ne l'écoutait que de manière distraite. Cela faisait deux jours qu'il se trouvait à l'hôpital ! Il était pratiquement sûr de perdre son emploi, si ce n'était pas déjà fait. Personne n'avait dû être prévenu de ce qu'il devenait, ni où il se trouvait en ce moment.

“ Pourrais-je passer un coup de téléphone s'il vous plaît ? Je dois prévenir mon chef de mon absence. “

- Vous pourrez le faire d'ici quelques minutes, mais avant, j'aimerais que vous me répondiez.

- Non, c'est la première fois que ça m'arrive.

- Avez-vous déjà pris de la drogue, ne serait-ce qu'une fois ?

- Non. À moins qu'on l'ait fait sans que je le sache.

- C'est très important répondit le médecin ; certains produits restent dans les tissus graisseux et peuvent resurgir sous l'effet d'une forte émotion ou d'un pic nerveux.

Chad réfléchit le temps de se repasser les derniers jours en mémoire. “ Non, j’en suis sûr. Pourquoi, vous avez trouvé quelque chose ? “

- Non, rien de particulier, mais votre taux d’endorphine était très élevé. On peut observer cela chez les adeptes des extasies. Cependant, ce produit ne provoque que très peu d’effets de ce genre, sauf lorsque les cachets sont coupés avec des produits comme le LSD, ou d’autres psychotropes de ce genre.

- Non, je n’ai jamais pris de chose dans ce genre.

- Vous m’avez dit que vous aviez été réveillé par un cauchemar. Qu’aviez-vous fait dans les heures précédant votre coucher ?

- Rien de particulier. J’avais passé ma journée à travailler.

- Savez-vous ce que sont les endorphines ? Au regard de Chad, le médecin continua : Ce sont des hormones sécrétées par le centre nerveux après un effort ou dans certaines situations, qui procurent le bien-être, voir l’euphorie. Les endorphines sont sécré-

tées en petite quantité, de manière continue. Mais lors d'expériences particulièrement intenses, de fortes concentrations sont lâchées dans le sang, provoquant un état de libération totale. Le sujet ne ressent plus aucune inhibition. Cependant, une fois l'endorphine utilisée, le cerveau a besoin d'une certaine période avant de pouvoir en redistribuer. Cet état de manque peut être très violent, et la personne risque de se renfermer sur elle-même. Les effets peuvent être dévastateurs. Ils sont rares, mais il y a quelques cas.

Tandis que le médecin parlait, Chad essayait de se souvenir de ce qu'il avait fait l'avant-veille. Du plus loin qu'il se souvienne, il ne s'était accordé que peu de plaisirs, et les moments de bien-être étaient pratiquement absents. Il ne connaissait personne, ou presque, à part ses collègues de bureau avec qui il échangeait les courtoisies d'usage. Il ne s'était rendu dans aucun bar, il ne connaissait que son misérable une-pièce, et la petite surface qui se trouvait à deux pâtés de maison de chez lui. Pas vraiment une vie sociale complète.

“ J’aimerais faire encore deux ou trois examens avant de vous laisser partir, et examiner votre bras. Si cela ne vous dérange pas, vous pourrez partir demain. Vous voulez passer un coup de fil ? “

- Oui, si c’est possible.

- Très bien, je vais vous faire apporter un téléphone, restez dans votre lit.

Le médecin s’en alla. Chad était à nouveau seul. Le bien-être ? Cela faisait si longtemps qu’il n’y avait pas pensé. Sa vie était devenue comme un automatisme. Entre son levé et son couché, il n’y avait qu’une succession de programmes qu’il avait incorporé au fil du temps, dont il ne se souciait même plus. Il se surprenait parfois d’avoir fait quelque chose sans s’en apercevoir, juste parce que l’heure était venue et que cela devait être fait. En fait, la seule chose qui changeait n’était pas ses journées, mais ses nuits. Jamais il n’avait fait de rêve similaire. C’était toujours des visages, mais jamais les mêmes. Il ne se souvenait pas de tous ceux qu’il voyait, mais il en était persuadé.

Une aide-soignante lui apporta le téléphone. Il composa le numéro, eut la secrétaire, donna son identité et demanda à parler avec son chef. Il lui expliqua en quelques mots où il se trouvait et les recommandations du médecin. Il s'attendait à une réaction vive, il eut des vœux de rétablissement et un congé payé qui ne lui serait pas déduit. Lorsqu'il raccrocha, un sourire lui vint sans qu'il puisse le réfréner, et un léger rire sorti de sa gorge et de ses yeux.

Lorsqu'il se réveilla, la douleur à son bras s'était ravivée. Il n'eut qu'à peine le temps de se remettre de sa frayeur qu'une infirmière accourait à lui.

“ Que vous arrive-t-il ? “

- Rien, ne vous en faites pas, ce n'était qu'un autre cauchemar, rien de plus.

- Rien de plus ? dit l'infirmière encore affolée, vous avez hurlé tellement fort que j'ai crû que vous étiez sur le point de mourir. On vous a entendu de l'autre côté du couloir, alors que votre porte était fermée. Vous êtes sûr que vous allez bien, Voulez vous que je vous apporte quelque chose ?

- Non merci, ça ira. Je fais ce genre de rêve toutes les nuits. Au début c'était dur, mais maintenant je m'y suis habitué.

- Habitué ?! Excusez moi d'insister, mais il serait peut-être bon d'en informer le médecin.

- Non ! lâcha-t-il d'un ton sec, je vous dis qu'il n'y a pas de raison. Ce ne sont que des cauchemars.

Chad s'enfonça dans les draps, signifiant ainsi que la discussion était finie. L'infirmière resta debout, à côté du lit, peut-être cinq secondes, avant de ressortir. Son ombre était à peine effacée que Chad perçu un léger sanglot, étouffé, qui s'éloignait avec elle. Il regretta son mouvement de colère, s'excusa en lui-même, et retourna à ses songes troublés.

Le soleil vint frapper à ses paupières vers huit heures. Il avait eu un autre rêve, mais celui-ci était tranquille. Le visage qu'il avait aperçu n'avait jamais quitté la quiétude, même après que son teint soit devenu laiteux. La tête s'était affaissée sur la droite, comme un bébé qui s'endort. Mais il savait que la vieille femme ne s'était pas endormie.

Son médecin se présenta à lui près d'une heure après son réveil. Il avait les résul-

tats des examens et Chad pouvait à présent sortir. On lui apporta ses vêtements, son pantalon et son tee-shirt avaient été lavés du sang qu'il avait perdu, il s'habilla avec lenteur, pour profiter encore un instant de ce lieu où il était si bien. Avant de quitter la pièce, il regarda par la fenêtre. Il se tenait debout pour la première fois depuis trois jours, et ses jambes eurent un moment de faiblesse lors des premiers pas. Au travers des stores, il pouvait voir les arbres du parc qui s'étendait jusqu'au boulevard. La lumière arrivait avec peine jusqu'au sol, où des patients étaient amenés par les infirmières pour un bain de soleil. Il n'y avait que du vert et du marron, plus qu'il n'en avait jamais vu depuis des mois. Le vent faisait s'agiter les branches, dont le son s'élançait vers lui, une mélodie reposante qui lui fit se souvenir de son attitude de la nuit.

Il se dirigea vers l'accueil, et demanda à la secrétaire médicale si l'équipe de nuit était encore présente. Comme il s'y était attendu, la jeune femme avait quitté le service à six heures du matin. Ne pouvant obtenir ne

serait-ce que son nom, il chargea son interlocutrice de lui transmettre son pardon. Lorsqu'il se retrouva à l'extérieur, il profita de la végétation jusqu'à l'arrivée de son taxi qui le ramena chez lui.

La porte refermée derrière lui, Chad ressentit pour la première fois un sentiment d'oppression, comme si on venait de le mettre en cage. Ce n'est pas tout à fait faux, dit-il à haute voix, j'ai à peine de quoi inviter trois personnes. Depuis son arrivée ici, personne n'était venu. Il ressentait une sorte de gêne à amener quelqu'un ici, dans ce clapier qui devenait un four en été, qui était un frigo en hiver.

Son regard se porta aux quatre coins de la pièce. C'était déjà un chantier impossible et sa dernière mésaventure n'avait rien arrangé. Il lui restait deux jours avant de reprendre son travail, il décida donc d'employer cet après-midi au rangement total de son lieu de vie.

Il mit près de trois heures à ranger, classer, rassembler toutes les petites choses qui s'étaient empilées, un peu partout : Les

vêtements utilisés allaient bientôt recevoir le confort d'un panier ; les bouteilles qui colonisaient sûrement la douche furent gentiment remerciées et déposées avec les autres dans un sac qui partirait, sous peu, au recyclage; et la cuisine, qui aurait pu servir de décor à une guerre bactériologique futuriste, devint un lieu où les odeurs passaient, sans s'arrêter. Lorsqu'il s'assit sur son lit, après cette entreprise, il contempla un instant ce lieu qui n'avait jamais été aussi ordonné depuis très longtemps.

La fatigue s'était peu à peu emparée de lui, mais il l'avait refoulée. Il avait eu en tête un sommeil profond, avec tout le plaisir que cela allait lui procurer : l'avalanche de calme, de quiétude, avec les vagues de chaleur qui le porteraient, tranquillement, vers l'endormissement. Il avait lutté durant le rangement et avait poussé le nettoyage au plus loin pour cet ultime instant de joie, qui était juste devant lui. Il se laissa tomber de tout son long sur les draps, satisfait d'avoir un bref temps pour lui. Son bras lui faisait mal.

Il se redressa, se souvenant des paroles du médecin qui l'avait soigné. Il se pencha, chercha le moindre clou qui pourrait dépasser de sa table de chevet. Mais il n'y avait rien, ce meuble ne comportait de toute façon aucune pointe, rien qui pourrait lui faire la moindre marque.

Pourtant la douleur était bien réelle, et le sang qu'il avait retrouvé sur la couette ne pouvait être que le sien. Rien, aucune explication sur la manière dont il avait pu se faire cela ne lui venait à l'esprit, aucune explication tangible. Il devait pourtant y avoir une solution. Il n'avait pu se faire cela dans son sommeil. Personne n'avait de clé, personne ne pouvait rentrer, mis à part le propriétaire mais il ne l'aurait pas fait ; pourquoi l'aurait-il fait surtout ? Cela n'avait pas de sens, allait dans tous les sens.

Cette question lui tournait dans la tête. Il était incapable de se détacher de ce réel qui ne pouvait être qu'un rêve. Il saisit un blouson léger, claqua la porte sur ses pas et s'engouffra dans la rue bondée. S'il ne pouvait trouver de

solution, il pouvait au moins la reporter à plus tard. Il ne s'était jamais accordé le moindre loisir depuis des siècles, il était temps de remédier à cela. Il marcha au milieu de la foule, comme rarement il avait fait. Il se laissait guider par le mouvement lancinant de la cohorte des passants, regardait ceux qui croisaient son chemin, ceux qui se tenaient près de lui. Il avait tous la même posture : les bras le long du corps, le visage baissé qui semblait essayer de toucher le sol, le regard placide, perdu, qui était la manifestation de la désespérante habitude de tous. Il se prit à observer ce qui était au dessus de ses yeux, les enseignes lumineuses, les formes des bâtiments, le dessin des routes, les dessins qui s'étaient peu à peu incrustés dans la matière même de la ville. Il voyait toutes ces choses pour la première fois. Pour la première fois il voyait des êtres humains à côté de lui. C'était un sentiment étrange ; pas déplaisant, ni même rassurant. C'était une impression globale, de faire partie d'un tout qui le faisait disparaître et qui, en même temps, le rappelait à lui.

Lorsqu'il arriva aux abords du cinéma, il se retira avec peine de cette mer bruyante et intérieure. Les films qui étaient projetés avaient ce goût de l'inconnu. Il en choisit un au hasard, convaincu par le nombre limité de sièges qui étaient encore disponibles. Il était question de meurtres, de mégalomanes prêts à tout pour assouvir leurs ambitions, même détruire l'humanité entière, eux y compris sans doute, et de héros qui se sortait de toutes les situations avec une classe et une chance désinvoltes. A la fin, l'un d'eux était laissé pour mort, l'autre sauvait le monde, embrassait l'héroïne, et retrouvait son ami, appuyé sur un bidon qui le regardait, satisfait et heureux d'avoir comme ami le sauveur de l'univers. Ces scénari à l'eau de pétrole lui donnaient envie de refaire les films, de manière encore plus démesurée : Un seul homme face à toute une armée, un scientifique contrarié par un budget insuffisant, un virus dans le lait ou des tomates animées de pulsions meurtrières... toutes sortes de débilites qui feraient un carton

entre les mains d'un grand réalisateur et d'acteurs connus.

À nouveau dehors. Les personnes autour de lui parlaient, parlaient et parlaient encore, comme pour rattraper les deux heures de silence qu'elles s'étaient imposées. Il n'y en avait que pour l'acteur principal, une grande figure à la belle gueule qui faisait tomber toutes les filles. Il est trop beau ! Il est si mignon ! Et toutes les formules qui utilisaient les mêmes adjectifs en de multiples supplices plaintives et pulpeuses. La nuit était tombée durant la séance, et pourtant c'était comme si le soleil voulait continuer d'illuminer cette partie du globe. Les couleurs étaient passées, comme si une fine pellicule de suie avait tout recouvert. Une infinité de ces fils étaient perchés en haut de longues tiges en acier, projetaient leurs rayons alentour, pour rendre les rues claires, pour masquer le tumulte mutique des passants. Mais ces rayons ne faisaient qu'accentuer la ressemblance des passants : sans couleur, recouverts de gris de la tête aux pieds, les derniers vestiges de particularité

avaient disparu. C'était comme être entouré de poupées.

À nouveau il se retrouvait immergé dans le bain de son quotidien, prostré, faible face à la multitude. Un bâillement lui déforma la bouche, la fatigue commençait à pointer sa lance sur lui. Il s'engouffra dans le premier tram, à l'avant, proche de la porte que personne n'empruntait, le nez presque collé à la fenêtre. Ainsi, personne ne pouvait voir son visage. Les passants ne faisaient plus attention à ces lignes de lumière qui traversaient les rues, et les passagers observaient tous le même credo, qui résonnait comme une litanie, une règle à ne jamais violer : Quiconque pénètre dans le wagon devenait une partie de lui, s'effaçait pour ne laisser aucune trace de sa présence. L'extérieur ne voyait qu'un véhicule qui avalait, vomissait des ombres ; l'intérieur était une réserve de viande, des morceaux de chair sans consistance qui ne possédaient pas même de discernement pour se rendre compte qu'ils n'étaient pas seuls, qu'ils avaient en face d'eux des êtres doués de parole avec qui

partager un peu de temps. Posé sur son siège, la tête contre la vitre, Chad montrait aux autres son détachement. Ce soir, cependant, il y avait autre chose : Chad voulait garder ses yeux au dehors, voir le plus longtemps possible les étoiles et le ciel. Car de sa lucarne, il ne voyait qu'un mur de briques rouges, une enveloppe écarlate qui l'enserrait, l'emprisonnait. Rien d'autre que la lumière, rien d'autre que l'essentiel dans ce lieu qu'il regagnait chaque jour. Il ne pouvait se payer le luxe d'avoir une ouverture sur la surface, ni même de posséder une fenêtre sur le monde. C'était devenu la norme : seuls les privilégiés avaient un accès à la liberté des yeux. Ceux qui n'avaient pas eu cette chance étaient relégués aux cavernes du monde moderne.

Il était encore perdu dans ses pensées lorsque sa main heurta la serrure de la porte. Il n'avait même pas de poignée pour rentrer, comme si par cela la porte même disait que l'espace était trop rare au-dedans.

Quand il s'allongea sur son lit, il eut pour la première fois conscience de la détente

de son corps. Cette journée lui avait permis de retrouver la décontraction qui lui manquait, il se promit de s'accorder un peu plus de repos à l'avenir.

La fatigue s'empara de lui.

Un bruit le fit sursauter. Rien ne semblait avoir été dérangé autour de lui, pourtant il y avait quelque chose de différent, quelque chose qui l'alertait. Il faisait encore nuit, et pourtant autour de lui régnait une demie lumière. Il avait conscience des objets qui se démarquaient du noir, mais il restait cet inconnu, cette anomalie qui le mettait mal à l'aise.

Il se tourna, regarda son radio-réveil. Les chiffres clignotaient en une cadence énergente. Une coupure de courant avait sans doute provoqué cela. Il s'approcha de son pantalon, qui contenait son téléphone portable et le sortit de sa veille électronique. Lorsque qu'il eut composé le code, d'étranges chiffres se mirent à défiler, sans arrêt, occupant tout

l'écran, ne laissant aucune place à l'horloge qui était sensée apparaître.

Sa porte s'ouvrit comme un courant d'air. Par l'ouverture s'engouffra un vent glacé, couleur de gel, qui le saisit jusqu'au sang. Il se leva, se dirigea vers la porte pour tenter de la refermer. Alors que sa main se posa sur l'arête de métal, une plainte l'attira au dehors. Sur le palier de sa porte se tenait une forme tremblante, apeurée, recroquevillée sur elle-même. Dans sa main se dressait un bout de métal qui devait être une moitié de ciseaux qui avait été dépossédée de sa protection de plastique. Chad s'approcha, parlant tout bas pour ne pas effrayer la forme frêle qui semblait flotter. Sa main se tenait à une dizaine de centimètres lorsque ce qui ressemblait à un animal traqué devint immobile. Elle ne respirait plus, pour ne pas trahir sa présence. Puis, lentement, elle tourna sa tête, tachée de boue, vers le jeune homme qui pouvait presque la toucher, découvrant son regard à l'oeil livide, ses mèches tachées de sang. Elle poussa un cri, un cri si fort que Chad crût qu'elle se re-

trouvait à côté de ses oreilles, qu'elle évacuait tout ce qu'elle portait en elle. Le son n'avait rien d'humain. Comment une si petite fillette pouvait contenir autant de peur, autant de douleur ? Avant que sa tête ne heurte le plancher, Chad entendit comme un murmure, une prière discrète qui se glissait dans sa mémoire, des mots de vengeance, mêlés à des sons d'amour, tous dirigés contre une seule personne, une personne dont les traits, sans être présents, devinrent comme une madone, un réceptacle de sentiments ambivalents incontrôlables et douloureux, qui s'immiscèrent dans la mémoire de Chad, sans contrôle.

Son geste pour se redresser fut un soulagement, et une torture effroyable. A nouveau dans son lit, à nouveau à peine conscient de la réalité qui l'entourait, il se mit à pleurer, car au contraire de ses autres rêves qui ne lui laissaient qu'une vague incomplète, il revoyait cette fois le regard de cette enfant qui suppliait, et la souffrance, la souffrance d'une âme. Il pleurait, sans pouvoir s'en empêcher, sans vouloir arrêter cet exutoire qui le brûlait.

Ses larmes s'arrêtèrent d'elles-mêmes. Dans le flou de l'eau de son corps, il distingua son réveil. Qu'importe cette nouvelle journée de repos, il pouvait encore aller travailler, pour peut-être oublier pendant cinq minutes ce regard qui ne le quittait pas.

L'atmosphère était un mélange de sueur, d'arôme de café, et d'odeurs diverses. C'était une espèce d'immense pot-pourri, où toutes les exhalaisons faisaient parties du paysage. Tout était fermé sur l'extérieur, pour ne pas apporter la pollution des voitures entre les boxes bureautiques, pour ne pas perturber les employés dans leur concentration statique, pour ne pas troubler le silence de toutes ces touches de claviers qui rebondissaient contre les murs, pour garder le tictaquement arythmique comme un secret ; et les fidèles serviteurs observaient le silence, gardiens du temple des services rendus à la communauté qui n'avait pas libre passage ici, qui ne pouvait pas même y jeter un œil ; car celui-ci serait inmanquablement ramassé, et reconduit sur la

surface en dessous, après avoir été lavé de son péché de curiosité ; car ce lieu était entouré d'une aura de piété, un temple païen où le dieu ne pardonnait pas l'erreur, le retard, et la stagnation. Celui qui stagnait était invariablement effacé, éliminé de l'équipe, jeté dans la fange et soumis à l'opprobre des membres de sa tribu. C'était une course incessante, où les spectateurs, de leur œil bleu comme l'éclair, étaient à l'affût de la moindre faute, de la plus petite entorse, pour transporter l'agresseur blessé au dehors de la piste. Ils étaient les juges, et les bourreaux ; ils étaient les supporters intransigeants; ils étaient les fantômes que personne ne pouvait voir.

Assis face à un bureau inconnu. Chad patientait depuis un bon quart d'heure. Il se doutait que cette attente n'avait de but que de le montrer aux autres personnes; tous se demanderaient pour quelles raisons il se trouvait là, mais personne ne saurait. Cela laissait planer un mystère inquiétant pour tout le monde. S'il était présent pour une faute, les secondes ne feraient qu'ajouter à sa tension une impa-

tience encore plus douloureuse pour ses nerfs. L'esprit était lancé, sans amarre, et cherchait un point où se rattacher. Une fois fatigué, l'inconnu se présenterait, n'ayant plus devant lui qu'un monceau de chair près à tout pour en finir le plus vite possible. Dans le cas contraire, il circulerait parmi les employés l'envie. Bien plus efficace que toutes les primes, celui qui était dans les petits papiers du supérieur serait pris pour un espion, capable de dénoncer quiconque pour glaner encore quelques échelons. La productivité n'en serait que meilleure, quoi qu'il arrive.

L'inconnu prit place dans l'imposant siège de cuir ceinturé par le bureau de bois noir.

“ Que faites-vous ici monsieur Anuton ? Votre arrêt de travail n'expire qu'après-demain. “

- Oui, mais je tourne comme un lion en cage chez moi, et j'ai mes raisons pour reprendre le travail au plus vite.

- J'espère que ce n'est pas une question d'argent monsieur Anuton, dit l'inconnu sur un ton qui paraissait sincère.

- Non, ce n'est pas cela, j'ai juste besoin de travailler pour oublier certaines choses. Un léger geste de la main devant ses yeux marquait sa décision.

- Je vois. Dites-moi monsieur Anuton, j'ai étudié votre dossier. Vous êtes chez nous depuis un peu moins d'un an, mais vos résultats sont pour le moins surprenants. Et vos états de services sont tout aussi élogieux : Pas une seule absence, excepté pour les trois derniers jours, pas même un avertissement pour un retard, vous venez même souvent en avance. Juste le temps qu'il faut pour ne pas vous faire remarquer.

Chad restait impassible, de cet homme émanait une puissance qu'il n'avait jamais ressentie depuis ses débuts dans la vie active.

- Je n'ai pas pour habitude de faire ce genre de démarche, monsieur Anuton, continua l'inconnu sans même prendre garde à l'attitude de Chad. Je souhaiterais vous faire une

proposition professionnelle, dit-il en s'avancant légèrement sur son bureau, renforçant le climat de confidentialité, tout illusoire qu'il fut.

L'entrevue fut longue, et plusieurs fois Chad regretta d'être revenu ce jour. Trois heures durant, l'inconnu parla. Il parla de ses débuts, de son ascension au sein du cortège administratif de l'entreprise, des journées passées, dans un bureau, pour décider du meilleur pour tout le monde. Puis il s'était tu. Chad ne se souvenait plus de ce que cet homme lui avait dit, à par une question, ces derniers mots sortis de la bouche d'en face.

Avec un soupir de résignation, il accepta. L'homme se releva d'un bond, criant sa satisfaction on ne peut plus clairement, beuglant des félicitations enrobées d'hypocrisie. Tout le monde les regardait, plus rien ne bougeait. Le temps semblait figé.

“ Vous ne pouvez occuper vos nouvelles responsabilités dès à présent. Je vais faire

le nécessaire pour que votre bureau soit disponible le plus rapidement possible“ lui avait dit l’homme qui l’avait accompagné jusqu’à son local de travail. “D’ici à trois jours, tout sera arrangé. Vous aurez une feuille avec votre nouvelle affectation, ainsi que vos horaires, dès demain.“ Puis il était reparti, traversant le couloir comme on se fraye un chemin dans une jungle. Il remuait des épaules, sanglier au milieu de son territoire.

Chad retourna à sa place, sans rien dire.

Devant lui, sur son frêle bureau de contre-plaqué jaune paille humide, était posée la liste de ses dernières courses : les comptes-rendus de nombreuses heures passées dans le métro ou le tramway, à attendre la station où il lui fallait descendre pour rencontrer un individu juste assez de temps pour lui faire comprendre que sa commande était acceptée et le prix fixé. En moyenne, c’était ça. La fiche comportait des numéros : numéro de commande, numéro de lot, numéro de fidélité. Ces trois informations nécessitaient toute une

feuille à chaque fois. Non pas que les numéros soient si longs, ou que les caractères soient écrits dans une police trop présente ou trop grasse, non; le plus faramineux, dans l'histoire, était la taille disproportionnée du sceau prouvant le résultat ou l'échec de la mission.

Tout le reste était confidentiel, bien entendu. Les numéros étaient là pour cela. On ne se piquent pas les clients dans ce genre d'entreprise, c'est l'entreprise qui les distribue. Parfois ça monte, parfois ça descend. Quand ça monte, c'est bon signe. Quand le nombre de clients baisse, plus rien ne compte : juste ça. Les gros caractères, ça sert à ça. Car même si les cloisons existent entre les bureaux, un rapide déplacement entre les boxes peut révéler de précieuses informations sur la conduite à avoir avec l'un de ses confrères.

Chad se souciait peu de cela. Les fiches n'étaient qu'une routine. Il les repassait par habitude, par désintéressement. Cela faisait partie de son emploi.

Une marque rouge se détacha d'une page. Un signe inhabituel qui emplissait toute

sa vue, jusqu'à arrêter le temps : « ANNULATION »

Ses yeux fouillèrent le bon. Il lui fallut un effort de mémoire pour se rappeler cet instant, cette atmosphère embrumée par le malaise de ce lieu inconnu, au milieu d'une ruelle détachée des artères de la ville. Il vit devant lui le vieil interphone, la secrétaire aux mouvements d'artiste déchu, et ce gros homme au tic loufoque.

Éclair. Il ne voyait plus le bureau, ni même la lumière de la fin d'après midi qui l'avait noyé dans l'appréhension, il n'y avait plus que le visage, boursoufflé, aux yeux exorbités, aux narines dilatées qui hurlaient face à lui.

Sa chaise tomba derrière lui, brisant le silence religieux qui se referma sur la stupéfaction des lutins apeurés qui avaient cessé leur office. Il marcha, marcha de plus en plus vite, jusqu'à courir, courir après ce démon qui avait resurgi, qu'il ne pouvait plus quitter. Plus rien, il ne voyait plus rien face à lui que

ce masque de mort qui brûlait, gelé par sa peur.

“ Pourquoi le dossier 361 a-t-il été annulé !? “

Il avait hurlé dans le hall, et sa voix lui revenait, amplifiée et pourtant toujours étrangère à ses oreilles qui restaient plongées dans le silence. Tout le monde le regardait. Des dizaines d’yeux, noirs de l’éclat du dehors, convergeaient sur sa nuque. Il eut des picotements sur la base de son cou, mais cela ne comptait pas, il ne le ressentait même pas.

“ Pourquoi le dossier 361 a-t-il été annulé !? “

Les mouvements reprenaient autour de lui. Un numéro de cirque n’est amusant qu’une première fois. La deuxième, c’est ridicule. La standardiste le regardait encore, semblait amusée. “ C’est la secrétaire qui nous a fait parvenir la demande d’annulation, c’était hier. Les circonstances ne sont pas inscrites au dossier “ dit-elle.

Il s’expulsa de l’enceinte du bâtiment. Les carrefours dévalaient son regard. Il ne

pensait à rien d'autre. Il ne voyait rien d'autre. Plus que cette image.

Il sonna. A bout de souffle il enjamba l'escalier qui le déversa face à cette blonde sans espoir. Elle rangeait des amas de papiers dans des cartons. Il y en avait partout, des montagnes de cartons qui s'aggloméraient vers le plafond, jusqu'à le crever semblait-il. Elle paraissait si minuscule encerclée par cette forêt tombée qui reprenait vie. Elle paraissait prendre leur revanche sur leur bourreau, la surplombant jusqu'à l'étouffer, et la faire disparaître. La femme ne le reconnut pas tout de suite, et ce ne fut qu'après un effort visible que ses joues retrouvèrent la couleur du sang.

« Que s'est-il passé ?! » Il avait presque crié, hors d'haleine.

- Vous êtes celui qui est venu prendre la dernière commande de Monsieur dit la femme, mélancolique. Vous n'avez pas reçu l'avis d'annulation ?

- Répondez moi ! Quand est-il mort ?!

- Il y a deux jours. Il est mort subitement au milieu de la nuit. Le médecin...

Chad n'écoutait déjà plus. “ Il est mort. Il est mort et je l'ai vu. Je l'ai vu, je l'ai rêvé. Pourquoi ? Comment j'ai pu faire ça ! Comment ?! Et... et les autres ?! ” Tout tournait tout autour de lui, plus rien n'avait de sens, pas même son corps qui reconnaissait cet instant passé pour l'inclure dans la réalité. Il luttait. Il luttait pour refuser. Il se déchirait pour ne plus penser, pour se rattacher à quelque chose. Tout basculait. Ses yeux lui faisaient mal ; sa tête frappait de l'intérieur, le sang allait la faire exploser, la brûler. Il s'appuya sur le coin du bureau, retint un vomissement. Son souffle le quittait. Son corps tremblait. Il était incapable. Il tomba, la main toujours agrippée au bord du bureau. Il haletait, la bouche grande ouverte. À nouveau la nausée. Incapable de rien retenir. Ses yeux tournaient, son corps céda, il tomba autre part, dans une caverne où tout était invisible.

Il sentit de faibles gouttes d'eau éclater sur son front. Un instant il pria, pour chasser les dernières images, et faire que ce ne soit qu'un rêve comme tant d'autres, un affreux rêve qui s'étiolerait pour laisser place au plafond de son appartement, à son lit trempé, à son taudis renversé.

Mais il n'y avait qu'une éponge sur son front, et la main travaillée par le rangement qui le supportait avec peine. Il se mit sur son séant, pour retrouver ses esprits qui l'avaient délaissé. Sa tête lui tournait. Ses pensées confuses le brûlaient. Son corps était transi de froid. Il se sentait trembler, impossible d'arrêter ces frissons spasmodiques. Il se prit le visage entre les mains, enfouit ses yeux au fond de ses paumes, ses coudes sous ses

genoux, ses épaules contre sous cou. Il se mit à se mordre les pouces, d'abord les ongles, puis la peau, jusqu'à avoir ses deux doigts profondément cachés contre ses joues.

La secrétaire tentait autant que possible de le maintenir émergé. Le sommeil dans lequel il avait été plongé ne l'avait pas apaisé. Il avait continué de crier, de se battre contre lui-même. Il s'était frappé la tête avec ses poings, comme on tape contre la porte d'un magasin qui vient de fermer ses portes devant soi : avec violence. Il avait crié tout le temps de son état, comme un enfant apeuré, terrorisé par son imagination. Maintenant qu'il était réveillé, il semblait sombrer, et elle se sentait incapable de faire quoi que ce soit. Les jambes, les bras du garçon disparaissaient peu à peu, fondus dans ce qui ressemblait de plus en plus à une masse de chair atrophiée. Les marques du visage s'effaçaient, les yeux se fermaient. La peau se flétrissait, se constellait de tâches écarlates. Il respirait avec peine. Le ventre se soulevait à peine. Elle se sentait impuissante avec ce poids posé sur elle. Elle ne

pouvait pas même attraper le téléphone pour appeler quelqu'un à son secours. Et l'inconnu qui régressait chaque seconde. Il était en position fœtale, blotti dans un ventre d'air qui l'encerclait. Immobile. Mais derrière ses paupières brûlait une mer déchaînée. Des torrents d'une lave de glace qui se répandaient de son regard voilé envahissaient tout son corps. Les frissons qu'elle sentait le trempaient d'une sueur malade, marques d'un sortilège qui le remplissait d'une teinte de lait. Il était devenu un œuf, incroyablement fragile mais renfermant toute une vie en miniature, qui refusait d'affronter.

Elle sentait les nerfs se tendre, se relâcher. Les muscles ne suivaient plus. Elle sentait la respiration âcre, desséchée, qui s'amasait aux coins des lèvres. Elle sentait l'haleine livide, et elle se prit à avoir envie de le serrer contre elle, de le tenir près d'elle pour le rappeler dans cette pièce. Ses mains se glissaient le long des bras opprimés, contournaient les articulations devenues des branches de bois mort ; ses respirations se faisaient plus pro-

fondes, pour insuffler le calme dans cet être devenu...

Mais Chad n'était plus là, il le sentait. Pas à pas il s'était avancé sur un chemin dont il ne voyait rien. Il ne connaissait aucune des parcelles de ce lieu. Il lui semblait flotter, et pourtant ses pieds reposaient sur quelque chose qui ne l'avait jamais quitté, mais dont il prenait conscience tandis que son âme vagabondait. Il était entouré de visages qu'il ne connaissait pas, mais qui le connaissaient. Ils étaient tout autour de lui. Ils ne faisaient pas partie de l'atmosphère, ils étaient l'atmosphère, une soupe de mirages qu'il respirait, qu'il traversait, qu'il ressentait en lui. Ils s'infiltraient en lui, il était incapable de se sortir d'eux. Ils le remplissaient de leurs regards, de leur dernier regard qu'il avait été le dernier à voir. Il lui semblait crier, mais comment entendre un murmure dans un flot de brume ? Il n'y avait plus de soleil là où il se trouvait. Il n'y avait plus de ciel ni de terre. Tout était fondu dans un spectre immense et chimérique. Pourtant il voyait. Il voyait tous ces visages

macabres. Il voyait ce qu'il avait vu. Mais lorsqu'il voyait par leur regard, lorsque l'un d'eux, s'étant soustrait à son attention, pénétrait dans sa tête, il voyait deux visages, toujours les mêmes, qui le regardaient du haut de leur trône d'or.

Ce ne fut qu'après avoir entendu son propre cri en écho qu'il sut que ses esprits avaient retrouvé son corps. La secrétaire était toujours à ses côtés, tremblante, glacée par le hurlement; elle tenait un verre d'eau qui s'agitait sans cesse. Il n'y avait plus que cela, ce verre qui tremblait. Un verre où des milliers de gouttes sautaient. Un verre avec de l'eau, qui faisait tout oublier.

Mais le charme ne pouvait durer. L'eau redevint eau, la pièce reprit forme. Le temps reprenait son chemin.

“ Combien de temps ? “ Silence. “ Je suis resté ici combien de temps !? “

- Trois... mais ce ne semblait pas être elle qui parlait. La voix était si loin.

- Trois quoi !? Cria-t-il.

Comme elle levait les yeux, Chad vit la fatigue extrême de cette femme qui l'avait veillé, la fatigue et autre chose, de plus fort, de plus cruel. "Trois heures" dit-elle dans un souffle.

Trois heures durant lesquelles il n'avait pas été lui.

Trois heures pendant lesquelles il avait erré. Pas erré. Autre chose, de plus particulier, de plus étrange. Et il n'avait pas été terrifié. Il avait ressenti de la peur, au début, mais elle s'était dissipée, pour devenir comme une seconde peau, qui faisait partie de lui.

C'était son retour qui lui avait donné la plus grande frayeur. C'était quand il avait retrouvé une sorte de lumière qu'il avait eu peur.

Ses idées étaient devenues claires durant ce périple. Il avait marché le long de cette voie silencieuse, ou plutôt il s'était laissé aller dans le flot de ces faces. Il s'était retrouvé pour la première fois dans une absence totale d'inconscience. Il avait plané. Tout lui avait paru si connu. Il se souvenait de chacune d'elles, mais cette fois il n'en avait pas eu peur. Ils

avaient été comme une enveloppe, comme un mauvais souvenir auquel il repensait. Il les connaissait, et cela leur enlevait toute frayeur, toute terreur. Il n'avait plus eu peur du noir. Il était devenu une partie de cet inconnu, il s'était fondu en lui, jusqu'à perdre conscience de ce qu'il était. Pour la première fois, il avait ressenti le bien-être.

“ Excusez-moi madame. Je ne sais pas ce qui m'est arrivé, mais c'est passé. Sans doute l'effort. J'ai couru depuis mon bureau jusqu'ici. “

- C'est pas grave...

- Dites moi, qu'allez-vous faire maintenant ?

- Je ne sais pas. Je suis trop vieille pour trouver un emploi comme celui-ci.

- Tenez, voici ma carte, dit Chad en se relevant. Allez au service de recrutement de mon entreprise, et dites que je vous recommande, il se dirigeait vers la porte. Je ferais tout mon possible pour vous avoir une place. Je suis désolé de la peur et du retard que j'ai provoqué, mais je dois partir. Sa main

était sur la poignée. A bientôt, n'oubliez pas de présenter ma carte.

A peine avait-il prononcé ses derniers mots qu'il franchissait la porte et retombait dans la rue, baigné du soleil du soir. La journée touchait déjà à sa fin. La fraîche douceur de l'astre glissait sur sa peau. Il avait froid, mais pas de ce froid qui prend, ce froid qui étreint. C'était un froid agréable, comme un second souffle qui chassait le sommeil. Ses pas lui semblaient si légers, comme s'il ne faisait que frôler le sol, comme si ses pas ne voulaient pas laisser d'empreinte sur le bitume. Il marchait au milieu de la ruelle, et tout autour de lui les personnes s'agitaient, sous l'excitation du soleil déclinant. Tous s'agitaient comme des fauves, comme des êtres sans conscience qui s'effraient à la disparition de la lumière. Les enfants pleuraient, les cris résonnaient, hurlements de bêtes sauvages que l'ombre pousse dans l'inconnu. Sans lumière. Ces zones de la ville n'avaient pas le droit à l'électricité dans les rues : trop onéreuse pour le peu que ces gens payaient. À l'abri des

grottes géométriques, des sacrifices auraient peut-être lieu, des prières au grand serpent, donneur de vie, preneur de vies, éternel maître des cycles de l'univers...

Les allées se vidaient, il demeurait de plus en plus seul, sans personne pour le remarquer dans le dédale urbain. Il se prit à voir cette ligne immuable comme étant sa propre existence, faite de passagers qui apparaissaient, qui disparaissaient, qui ne laissaient qu'un vague halo de souvenir qui se déformerait en un voile évanescent, pour ne rien laisser quand il tournerait son visage. Il enfonça ses poings dans ses poches, ralentit sa marche, et se laissa voguer au milieu de la pénombre des étoiles qui revenaient vers la Terre. Un faible point au milieu d'une mer d'encre, qui apercevait un de ses semblables, puis un autre. Une multitude venait alors. Elle emplissait tout l'espace, dessinait les formes légendaires qui avaient inspiré tellement de gens. Il remarquait celles qui étaient toujours remarquées, la grande ourse et sa fille, berceau des regards et des romantiques. Il y avait Orion, le

cygne et le dragon. Il y avait aussi Vénus, toujours brillante, et Mars et sa lueur rougeâtre qui se détachait à l'ouest. Il y en avait tellement, et chaque minute de nouvelles venaient compléter le tableau de la nuit tombante.

Il était à présent assis. Le banc qu'il venait autrefois occuper le soutenait à nouveau. Il avait étendu ses jambes, et se laissait aller à contempler le ciel qui s'obscurcissait. La voûte prenait des teintes d'ombres. Mais à l'est restait une faible marque de bleu, un bleu sombre qui était envahi par la lune. Elle se distinguait à peine, elle n'avait qu'une aura autour d'elle, un flou encore plus sombre que son absence qui révélait sa présence. Autour d'elle les étoiles étaient plus brillantes, elles semblaient absorber les rayons solaires, s'en parer pour faire oublier la présence de la fille de la Terre.

Chad sentait les picotements de ses muscles soumis à son poids sur les planches de bois. Mais il ne souhaitait pas bouger, il voulait profiter de ce moment de paix dans ces

derniers jours. Les images de ses précédents événements revenaient, et il avait besoin de cette sensation de liberté pour pouvoir mettre au clair les idées qui lui étaient venues. Le plus étrange était sans conteste ce rêve des dernières heures. Auparavant, durant son sommeil, ce n'était que morts et regards vitreux ; mais cette fois, il y avait eu ces... choses.

“ Tu aimerais savoir ce que c'était ? ”

- Bien sûr que j'aimerais, mais je ne peux pas savoir, marmonna-t-il en se prenant la tête entre les mains.

- Je peux t'aider si tu le souhaites.

Chad tourna son regard et vit, à côté de lui, un homme habillé de blanc et de noir, qui était assis. Chad contint un mouvement de recul. L'homme s'était approché sans qu'il s'en rende compte, et il lui avait parlé. Mais Chad n'avait pas même fait la distinction entre sa voix et celle de cet homme qui venait de lui proposer son aide, sans savoir à quoi il pensait. Il était comme sans substance, sans consistance, mais Chad avait l'étrange sensation

que cet homme emplissait tout l'espace, qu'au-delà de lui plus rien n'avait de sens, de raison. Il ne le regardait même pas. Il paraissait à la fois petit et immense, invisible et omniprésent dans la même seconde, discret... Mais tout tournait autour de lui, comme le centre du monde, l'élément primordial, le pilier de tout.

Chad essaya de lui parler, mais les mots mouraient dans sa gorge. Ses lèvres articulaient, rien ne vibrait.

“Comment pourrais-je t'aider ? Est-ce cela que tu souhaites me demander. “ dit l'homme sans même faire un mouvement. “Comment pourrais-je t'aider sans savoir ce qui tourmente ton âme ? C'est vrai, je ne suis pas dans ta tête. Je te laisse donc à tes pensées, jusqu'à notre prochaine rencontre. “

L'homme s'est alors levé. Sans même regarder Chad il lui avait tourné le dos, et avait marché jusqu'à ce que la nuit le dévore. Chad ne l'avait pas quitté des yeux. Abasourdi par ce qu'il ne parvenait pas à nommer, il

l'avait laissé partir. Il se leva, avec la ferme intention de le retrouver, mais il sut qu'il ne pourrait pas. Quelque chose au fond de lui le ressentait, tout comme il lui semblait qu'il le reverrait un jour.

“ Où suis-je ? “

“ Qui suis-je ? “

“ Que suis-je ? “

“ Lorsque je dors, où se trouve mon corps ? “

“ Lorsque je ferme les yeux, que font donc mes mains ? Contre mes doigts je goûte parfois la chaleur de ce que je n’ai pas touché. “

“ Quand j’abaisse mes paupières, il y a ce vent. Un vent à la fois froid et plein de vie, une brise, un zéphyr, quelque chose qui enveloppe ma peau, pour la changer en quelque chose d’autre, une armure de gel qui ne craint rien, la pluie, les rayons de la lune... rien. “

“ Mais quand je me réveille, je ressens à nouveau les sensations des gouttes de sueur, des hurlements stridents qui arrachent mes sens. “

“ Cela m’arrive parfois quand je rêve. Je retrouve au fond de mes muscles l’empire de la réalité qui reprend ses droits. Alors je me souviens des visages ; alors je me souviens des battements de cœur. “

“ Lorsque j’entends ce bruit faible, à l’irrégularité parfaite, je sais que je ne suis plus tout à fait endormi. “

“ Et que je ne l’ai pas été. “

“ Je sens mon corps bouger. Ce n’est pas ma volonté qui lui dicte ses instincts, ni lui qui se meut sans intelligence. Il s’avance sous la voix d’une personne que je connais, sans l’avoir pourtant une fois vue. “

“ Car je sais ce que ma main va faire. Je sais ce que mes yeux regardent et où ils vont se poser. Je sais pourquoi je suis là. “

“ Je sais pourquoi je suis là. Il va bientôt y avoir une vie qui va s’éveiller. Elle va

voir pour la première fois. Elle va grandir pour devenir sa plénitude. Et je suis là. “

“ Je suis là pour la voir. Je suis là pour la guider. Je suis pour qu’elle naisse. “

“ Ce ne sont que des actions. Je ne peux me définir que par mes actions, mais je ne sais pas qui, ni que. Je divague en cherchant ce qui passe d’un point à un autre. Je deviens bohème pour trouver une identité qui viendrait compléter celle qui est la mienne. Cette personne que je suis, je l’ai déjà rencontrée, je suis déjà rentré dans son corps. Non. C’est elle qui est entrée dans ma chair. Cette déchirure qui n’est plus que passé pour les lambeaux de cette enveloppe était la preuve de ma communion entre elle et moi, de sa présence entre mon âme et mon cœur. “

“ Je suis là pour qu’elle ne erre pas dans la fontaine aux lucioles. “

“ Quoi ? “

“ Pourquoi ? “

“ Où trouver la réalité au milieu du rêve si je ne sais pas de quel côté je me trou-

ve ? Comment puis-je savoir où se trouve ma vraie vie si je ne sais pas ce qu'elle est ? “

“ Car pour retrouver son soi, il faut savoir qui l'on est. “

“ Car pour savoir qui l'on est, il faut se souvenir. Se souvenir sans haine de ce qui a formé sa vie, c'est trouver ce que l'on est. Se souvenir, s'est trouver en soi ce qui forme l'essence de la conscience. “

“ Je m'appelle Chad. Je travaille au milieu de ces personnes qui me voient. “

“ Mais les regards de mes rêves me voient eux aussi. “

“ Les mots que je donne sont ancrés dans l'histoire de chaque jour. “

“ Mes cris que j'entends sont les échos de mes songes de réalité. “

“ Les gestes que je fais, les pas que je choisis de frapper sur le sol sont les miens, et pas ceux des autres. “

“ Les mouvements de mon corps imaginaire sont ceux que je souhaite faire. “

“ Et pourtant il reste une ligne qui n'est pas écrite, celle qui me portera au devant

de ma propre pensée, celle qui la fera s'ouvrir. “

“ S'ouvrir et me faire voir ce qui se trouve de l'autre côté du miroir de mes yeux de glace et de sang. “

Il n'y avait rien. Rien au dedans de la foule. De son réveil il n'avait nul souvenir. Sa nuit avait été d'un noir d'obsidienne, un noir qui lui avait fait peur. Depuis aussi loin qu'il se souvenait, il s'était toujours souvenu de ses rêves : Les visages, mais aussi les lieux. Et pour la première fois, hier, un visage avait reçu un nom, un lien avec sa vie.

La foule. Une collectivité, disciplinée par le silence, absente de la parole. Il voyait les regards, les regards qui ne voyaient rien. Là, au milieu de cette masse, il se souvenait, il se rappelait les mots de cet homme qui rapportaient d'autres mots, échos brisés de phrases sans son.

Les mots sortirent de sa gorge. Ce fut comme une sombre prière, une incantation, un présage délivré le long des prisons de verre.

Il s'arrêta. De partie il devint obstacle, obstacle aux flots. Les eaux se brisaient, englobaient la statue, tentaient de l'étouffer.

Il tourna son visage, plongea son regard dans son regard, le long du miroir urbain qui longeait le lit des hommes.

Il fixa ses yeux, ses iris inversés qui scintillaient au rythme des ombres qui glissaient. Il s'enfonça de plus en plus, oublia jusqu'à son corps. Il n'avait plus de corps, il n'était plus que son regard qui perforait, qui s'engouffrait dans les limbes, hors du monde.

Il sentit un sourire effleurer sa joue. Ses lèvres vibraient doucement, se redressaient, délicatement. En face de lui, son reflet exprimait la sensation qu'il ressentait. Elle se faisait plus forte, plus pressante, devenait un feu dans le lointain qui s'avavançait, implacable, qui allait l'envahir. Il se sentit baisser la tête, pour reprendre le contrôle de son visage. Il resta quelques secondes ainsi, profitant du re-

pos dans l'absence des mouvements qui l'hal-lucinaient. Il y avait toujours le même bruit, mais ce dernier devenait plus sourd, plus profond, avalé par une chimère invisible, étouffé par l'appétit vorace du démon qui lui procurait une rivière de calme.

Ses yeux retournèrent face à lui. Il retrouva son corps, la vue de sa personne. Avec un quelque chose de plus, un détail étrange, insignifiant, qui le mettait mal à l'aise. Le voile bleu, né du reflet de la vitre, était plus sombre, mais il y avait autre chose. La légère teinte du ciel était plus jaune, sous l'effet du soleil qui parvenait à transgresser la frontière des nuages de la ville, mais il y avait autre chose. Autre chose... comme une saveur douce qui devient amère... comme une froide pluie de vapeur... comme un sourire. Un sourire qui aurait du être gommé. Devant lui, son reflet avait conservé le rictus qui lui balafrait la face, et l'arborait, fièrement. Le long de ses bras pendant pendaient des escarcelles fermées de cordes fines, gonflées, enflées sous leur tissu de bure par quelques objets.

Il se sentait secoué, écrasé par la présence démente de ce regard qui l'acculait, l'emprisonnait. Il était comme enchaîné, dépossédé de volonté, relégué à une image dépendante de son créateur.

Toujours la foule passait. Elle semblait flotter. Les bruits de pas étaient devenus inaudibles. Ils étaient des dizaines, des centaines pourtant, à passer à ses côtés perdus dans des pensées. Ils passaient tout autour de ce moi qui était lui, sans vraiment l'apercevoir, gardant leur visage le long du sol. Ils suivaient tous le même chemin de pénitence. Le dos courbé sous le poids du ciel, le ciel d'où était exempt toute fumée. La fumée perpétuelle s'était enfuie, ou avait été retirée. Il ne restait qu'un drap limpide qui avait supplanté le voile qui enveloppait toute chose à la surface. Le long boulevard n'était plus la sombre allée sans fin, il était une promenade délicate aux pavés impeccables, aux arbres illuminés. Les rayons du soleil vibraient sous la valse des feuilles, tachaient le dos des serpents miné-

raux qui semblaient s'enlacer sous la cadence de la musique des tâches de lumière.

Le monde s'animait, toile impressionniste où le bleu, le vert, le doré et la lumière se mêlaient, s'entouraient sans limite pour dessiner un nouvel univers, délicat, presque paradisiaque. La musique de ce doux bruissement apportait la sensation d'un léger ruisseau qui sillonnait l'air de sa course de diamant. Le long des berges se trouvaient les reflets de visages sereins, où nulle souffrance ne trouvait d'emprise. Ils se regardaient, ne laissant que leurs cheveux bouger pour eux, gardant la pose de leur contemplation sans ciller, respirant la douceur de leur haleine adoucie par l'eau vagabonde, laissant l'herbe grasse se blottir le long de leurs jambes en un duvet protecteur, en donnant pour tout gage de leur vie le faible mouvement de la respiration de leur âme en leur corps à celles et ceux qui traînaient des pieds à leurs talons...

...et le rythme de leurs larmes suffocantes.

Leurs joues étaient rouges, le rouge du sang qui étreignait leurs cœurs vagabonds. Tous ces corps, laissés comme à l'abandon par les esprits qui les animaient, portaient dans leurs yeux le poids de la connaissance, et du supplice de ce monde. Ils laissaient s'échapper leur douleur sans retenue, tentant de se libérer ainsi du joug qui les accablait toujours plus.

Mais leurs pleurs ne pouvaient que les maintenir parmi ce lieu de paradis.

“ Lorsque les morts deviennent morts, l'une des issues de leur chemin peut être ce lieu. “ C'était le reflet qui lui avait parlé.

- Où suis-je ? cria Chad. Qui es-tu, et que sais-tu de ce lieu ?

- Comment puis-je le savoir, si tu ne le sais pas ? Le reflet souriait toujours.

- Comment le saurais-je ?! hurla-il.

Mais il ne reçut rien. Autour de lui se mouvaient ceux qui partageaient ses jours. Rien n'avait changé. Il y avait toujours le même homme devant lui, avec son imperméable bleu marine alors que rien ne laissait présager la pluie, le tumulte lancinant qui abreu-

vait les passants était le même qu'à l'accoutumée. Le temps ne semblait pas avoir pris la fuite en même temps que ses pensées. Il avait la même impression que lorsqu'il sortait de l'un de ses mauvais rêves. Il lui restait une odeur sur les mains, et une sensation de malaise indescriptible : une poigne oppressante qui lui enserrait le cœur. Ce que l'autre lui avait dit, il lui semblait l'avoir toujours su, non pas comme ces sensations de déjà-vu, mais quelque chose de plus profond, une lucarne qui donnerait sur une immense plaine, ou plutôt une forêt, où l'on ne peut découvrir ce qui se trouve en sa moelle que si l'on en franchit les strates. Cette étendue, il la sentait en lui, en train de naître, en train de s'ouvrir à la contemplation, comme le coucher de soleil qui se laisse admirer par le mélancolique. Cette parcelle, cette saveur acide, grandissait, en conservant le manteau de brume qui la dissimulait encore aux regards païens. Cela était bien présent en lui. Il ne pouvait le voir mais il le sentait. Il le sentait et il en était malade. Son estomac se retournait sous les assauts de cette

existence découverte, cette nouvelle terre qui remettait tout en question, jusqu'aux fondements mêmes de sa vie. Depuis toujours il avait établi sa propre vision du monde et de lui, s'inspirant de ce qui se montrait à lui ; et à présent, tout ce qu'il avait toujours cru savoir, tout ce qu'il avait cru vrai se détruisait, sans qu'il sache pourquoi, comme les explorateurs qui découvrirent de nouveaux horizons : Sans savoir si le monde était juste plus long, ou si la Terre était ronde, ils savaient que rien ne serait plus jamais comme avant, et qu'il y aurait un avant, et un après, que le futur se verrait avec un autre regard, que personne d'autre qu'eux ne pourrait jamais prendre. Le monde qu'il venait de voir, les mots qu'il avait entendu, tous cela était vrai, il le savait, il ne pouvait le renier car il le sentait, au fond de lui, comme s'il était déjà allé là-bas, et que ses souvenirs revenaient brusquement à la réalité.

Il se força à marcher, à reprendre sa marche vers son travail. Mais il n'en avait plus envie. Cette occupation qui lui faisait occulter ses nuits ne lui serait plus jamais profi-

table, ni même utile. Jamais plus il ne pourrait se départir de ce nouveau sens qui se superposait à sa vue du monde. Car au-delà de la frontière de son regard se trouvait un pays identique au sien, où les bâtiments, les routes, jusqu'aux dessins du bitume, tout était identique. Sauf que là-bas se trouvait une berge de suppliciés qui pleuraient au dessus de la rivière de leurs larmes.

Sa démarche chaloupée le mena avec peine jusqu'à son lieu de travail, fier et imposant monument de l'ère non révoquée du profit, s'arrêta à quelques centimètres de la gueule béante qui avalait et vomissait, dans la même cadence, des monceaux de viande humaine, des tonnes de chair âcre à l'air mélancolique qui se répandaient tout autour, qui s'étalaient jusqu'à disparaître, pour ne plus paraître sous la forme d'un groupe ordonné, mais qui pourtant restait uni, réseau immense toujours en contact, relié par l'entremise de leur corps dirigeant qui les jetait, qui les attirait, qui les digérait peu à peu, jusqu'à ce que,

un jour, usés par la climatisation et les musiques d'ascenseurs, ils ne soient plus qu'un tas de peau parcheminée, blanchie, crevassée, bouillie et desséchée qui n'a plus qu'à finir de se craqueler, dans le silence du soleil.

Il leva les yeux, vers le ciel du bâtiment qui semblait se cacher dans la brume. Aux pieds de ce monstre, dont les feux intérieurs rayonnaient de toute part, comme des brasiers ardents qui dévoraient le cycle des jours et des nuits, Chad se sentit écrasé, réduit à une pièce d'un puzzle gigantesque, une structure lourde, pachydermique. Elle semblait s'effiler vers les cieux, se changer en mine pour gribouiller les nuages blancs, gris, noirs, se métamorphoser en une lame émoussée qui tente sans cesse de percer la voûte mais qui s'égare et se venge sur ceux qui divaguent en ses pièces.

Il retourna sur terre, s'avança jusque dans le palais. Le sol poli, lustré, scintillait des chaussures vernies qui le frappaient. Les gens se croisaient, se re-croisaient, aboyaient sans articuler leurs mots, cherchaient celui ou celle

qui semblerait de la même race, habillé de la même robe, avec le même profil. Ils avançaient, parcouraient la salle sur les lignes des dalles, tout droit, en cadence, plaçant leurs pas à égale distance les uns des autres, sans jamais ciller, sans jamais s'arrêter, leurs bras le long de leur corps, dans une démarche imperméable, blindée à toute forme de manifestation extérieure. Ils roulaient vers leur regard, cible, point de chute de leur mission. Rien de plus, rien que le moins possible : un unique objectif.

Il traversa le rez-de-chaussée en prenant le même air absent, pour se laisser envahir par la nécessité d'oublier qui il est, jusqu'à ce qu'il est, pour pouvoir exécuter ces tâches qui ponctuaient ses journées. Il traversa les hordes de coursiers, passa à côté de l'armée des secrétaires, aux excroissances osseuses qui avaient recouverts leurs oreilles et qui parlaient sans interruption pour fustiger, rappeler, commander, recevoir : troupe de distance qui abattait ou rabattait, sans jamais voir autre chose que la voix de leurs interlocuteurs.

Il dut s'arrêter face à la porte close de l'ascenseur descendant quelques secondes puis, lorsqu'il se fut engouffré dans la cage de l'œsophage, seul pour une dizaine de respirations, il détendit ses bras et se permit un bâillement. La faible sérénade qui emplissait ce cube étrange était différente des jours passés, ou peut-être pas, il n'y faisait plus attention depuis bien longtemps de toute façon. Mais aujourd'hui il l'avait entendue.

Lorsque la porte s'ouvrit, il remarqua dans l'instant que son siège était occupé. L'espace d'un pas, il fut perdu, jusqu'à ce que sa conversation d'avec l'homme ne lui revienne en mémoire. L'administration lui avait offert un nouveau poste, qui prenait effet dès à présent. Au loin, sur la ligne d'horizon de la salle de travail se distinguait une nouvelle protubérance, dont le mur visible était une immense fenêtre qui lui permettait de « veiller » au bon ordre des effectifs sous sa tutelle.

Il s'avança dans l'allée au milieu des regards convergents sur lui. Il s'était toujours senti exclu de son univers de travail, mais il

était alors anonyme, presque inexistant ; il se sentait à présent exclu, mais placé au point de gravité de dizaines de regards, comme des projecteurs qui le plaçaient dans la lumière au milieu de l'ombre ambiante. A chaque pas, le poids des regards passés s'effondrait, tandis que ceux de qui il s'approchait se jetaient sur lui, pour l'accabler un peu plus encore. De leurs yeux étaient comme projetés des légumes pourris, une fange putride qui devait le recouvrir, jusqu'à le faire disparaître, pour se venger de l'offense qu'il leur faisait en les quittant, en devenant un nouveau Cerbère à la laisse sifflante. Une pendaison des temps anciens devait être au moins aussi humiliante, mais elle avait le mérite de se terminer de telle façon que le jugé n'avait, de toute façon, rien à redouter de pire que ce qui lui arrivait. Il se sentait défaillir peu à peu, quand les bourdonnements de ses oreilles cessèrent. Le silence avait disparu, chacun était retourné à son clavier et lui tenait la poignée de la porte de bois neuf qui affichait son nom sur une petite plaque de laiton.

Quand il poussa la porte, une forte odeur de parfum féminin l'entoura. Sur un siège, juste à droite, était assise une femme qu'il reconnut aussitôt comme la secrétaire qui l'avait veillé, la veille.

“ Excusez-moi. C'est une secrétaire qui m'a dit de vous attendre dans votre bureau. “

- Ce n'est pas important, dit Chad en prenant place dans son mince fauteuil de cuir.

Durant quelques secondes, il observa son nouveau poste de travail : bureau en arc de cercle, de bois, foncé, avec un téléphone, un support à papier, un casier en plastique noir qui accueillait déjà la paperasse du jour ; il se sentait déjà plus à l'aise, et pourtant oppressé comme jamais. Un bref regard vers la salle et déjà des mouvements de têtes. L'observation avait court des deux côtés. Le travail orchestré par lui-même.

“ Tout d'abord je vous remercie pour votre aide d'hier. Vous auriez pu appeler les pompiers, mais vous êtes restée. Cela m'a évité une nouvelle dose de baratin médical. “

- Je voulais... dit-elle avec hésitation, je voulais... mais je ne voulais pas vous réveiller. J'ai entendu que lors de certains malaises, si on réveillait par la force le malade, on pouvait le rendre fou, ou le tuer.

- Ce n'est pas mon cas, mais passons. Vous venez pour un emploi c'est ça ?

- Oui, dit-elle en baissant la tête.

- Très bien. Quelles sont vos qualifications ? Durant un très court instant, Chad se vit dans les yeux de la femme en face de lui. La situation était étrangement analogue avec ce qu'il avait vécu la veille. Il était devenu celui qui se trouve derrière le bureau, et il avait en face de lui une personne qu'il ne connaissait que par la vue, une personne avec des traits fatigués et une peur au ventre, une sensation qui emprisonnait tout, qui faisait mal mais qui devait être acceptée et surmontée pour, peut-être, après de longues minutes, avoir une réponse. Oui, la situation était étrangement analogue.

- Je n'en ai aucune. Mon ancien patron m'a embauchée et j'ai appris par moi-même.

- Combien de temps avez-vous exercé ?

- Un peu plus de huit ans.

- Très bien, fit Chad en lâchant une forte respiration. Je vais voir si je peux vous avoir un poste de secrétaire. Cependant, aux vues des vos expériences passées, le... travail de l'accueil ne vous conviendrait pas. Vouddriez vous travailler pour moi ?

- Oui, bien sûr. C'était sincère, trop rapide pour ne pas l'être.

- Très bien, je vais faire le nécessaire.

Chad se leva, lui fit signe d'attendre, et disparut. La femme le vit parcourir la salle pour s'éteindre au travers d'une double porte battante. Elle s'enfonça dans le siège qui la supportait, fit d'un regard le tour de la pièce à l'odeur de peinture fraîche. Il n'y avait pas même un cadre, pas une photo, ou un tableau. L'impersonnalité même. Et cet homme, si faible hier et si rayonnant de force le lendemain. Pourquoi voulait-il la garder, pourquoi l'avait-il recommandée ? Que lui demanderait-il ? Qui était-il ? il ne se connaissaient pas depuis

deux semaines et il l'avait aidé comme jamais personne ne l'avait fait, excepté son patron, cet homme à l'étrange apparence mais au cœur d'or qui l'avait secourue, elle, destinée au chômage par son incapacité aux études. Il l'avait sortie de cette province stérile pour lui donner une chance qu'elle n'avait pas voulu décevoir. Mais lui... Pourquoi ?! Elle sentit ses jambes s'alourdir, son cœur battre plus vite. Elle aurait voulu fuir, partir de cette pièce en feignant le calme jusqu'à sortir de cet immense bâtiment à la surface gelée, et courir jusqu'à chez elle, s'enfermer, et mourir un peu plus en souvenir de son ancien patron. Mais elle devrait passer au milieu de ces tribus, se glisser sur la frontière de ces deux mondes semblables en espérant que personne ne la verrait, que personne ne s'attarderait sur son chemin, que personne ne se jetterait sur elle, pour la dévorer de questions, pour lui arracher des lambeaux de mots paniqués, et la laisser comme pour morte, abattue par les traits acides effacés par le silence.

“ C’est réglé. Pouvez-vous commencer dès maintenant ? C’est aussi un nouveau poste pour moi, nous pourrons nous soutenir mutuellement. “ L’homme était réapparu durant sa rêverie. Aucun bruit de pas, aucun son. Un fantôme n’aurait pas été plus silencieux.

- Comment dois-je vous appeler ?

- Lorsque nous sommes tous les deux, appelez moi Chad, sinon, je vous demanderez de me vouvoyer et de m’appeler “ monsieur “. Je n’aime pas tous ces protocoles, mais en groupe, il faudra nous y fier.

- Très bien, je... te remercie.

- Nous ferons une bonne équipe, toi et moi.

La journée se passa sous la tension de ces nouveaux dossiers qui déjà s’accumulaient dans le casier du bord du bureau. De nombreux collaborateurs s’étaient présentés, chacun avec une information capitale à récolter, posant leur amas de feuillets violemment avant de disparaître, comme ils étaient survenus. Ils passaient, comme sans visage, presque muets. Tous avaient les mêmes gestes, la

même imprégnation du moindre effort pour le maximum d'actions. Le mouvement de leurs bras semblait un automatisme maintes fois répété, un programme principal qui ne faisait appel ni à l'âme, et encore moins à la conscience. Chaque venue était annoncée par le clapotement régulier, le métronome des semelles qui claquait contre le sol, une minuterie à rebours qui n'avait pas de fin, car leur trajet ne s'arrêtait jamais, ils ne s'arrêtaient jamais ; ils lâchaient les blocs de papiers sur le casier et repartaient, sans avoir ralenti, ni accéléré leurs pas.

Dans le bureau, c'était un silence presque religieux. Les inconnus ne se posaient que peu de questions, seulement animés par le souci des feuillets qui s'entassaient, qu'ils devaient liquider, dévorer, réduire pour les archives électroniques, pour des clients électroniques, pour toutes ces choses qui n'étaient que des chiffres surmontés de quelques lettres.

Le soir arriva sur la ville.

Les exécutants étaient depuis longtemps partis, les subordonnés des ordinateurs

aussi. Il ne restait peut-être qu'eux, dans le cercueil de verre. Lors des faibles moments de calme, un silencieux bourdonnement résonnait, présence invisible des yeux en alerte qui scrutaient, inlassablement, les lieux, d'où tout était absent.

Quand ils partirent, ils sentirent, sur leurs pas, les regards mécaniques. Jusqu'au parvis, où ils plongèrent dans la foule toujours grouillante. Après quelques mètres, ils se séparèrent, chacun vers son foyer, pour se retrouver, avec eux, redevenus eux, tout à leurs pensées.

Chad marcha, plusieurs minutes durant, jusqu'à la ligne de tram qui le mènerait chez lui. Son attente s'étira jusqu'à ce que deux globes éclatent contre les voies d'acier. Il n'était pas tard, il devrait partager l'espace avec d'autres. Lorsqu'il eut pénétré le wagon, une femme se leva, lui offrant le repos d'une zone affranchie du balancement du mouvement.

Le convoi s'élança. Personne ne parlait. Tous semblaient écouter le son amer qui

s'échappait d'un portable à plein volume. Les mots, s'ils en étaient, paraissaient comme brouillés, effet de saturation ; mais cela ne semblait pas troubler le propriétaire qui donnait, en rythme, des coups de têtes, un peu partout.

Tous étaient perdus dans leurs pensées, presque endormis par le hochement du tramway. Chad avait regardé son voisin quelques secondes, puis il avait laissé son regard divaguer, sans but. Il y avait les immeubles qui défilaient, quelques voitures, sur les autres voies, les passants qui descendaient, qui montaient, en passant à ses côtés sans jeter le moindre coup d'œil, pour ne pas fixer le visage des inconnus, et se détacher de tout, ne pas les inclure dans leur monde, pour rester dans sa vie sans la mêler aux autres.

Et cela lui plaisait. Ne pas connaître les autres permettait de ne pas être déçu, de ne pas avoir à restreindre sa vie pour se plier au désir de l'autre, ou même des siens. Ne pas savoir pour ne pas souffrir. Le silence pour

seule compagne et la solitude comme seule amie.

Puis ses yeux virent un mouvement. Devant lui la route reculait. Il mit quelques secondes avant de se rendre compte qu'il voyait le reflet de son propre périple.

Les bandes blanches, jaunies par la lumière des lampadaires, cyclopes, éternels guetteurs à l'œil vorace qui accueillait le groupe de passants, déambulateurs nocturnes qui ralliaient le centre, cible des noctambules qui vibraient sous les basses des bars dansants. Les routes défilaient vers lui et pourtant s'éloignaient, fuyaient et accourraient, s'imposaient dans cette unité déstructurée qui effaçait son cloisonnement.

Il était tellement hypnotisé par le défilement qu'il en oublia presque de descendre lorsque son arrêt se présenta. En quelques pas il fut chez lui, de retour, comme chaque soir.

Les nuits passèrent, les matins vinrent. Les jours s'étalèrent pour créer une nouvelle habitude. Durant ce temps transitoire, Chad ressentit son amère suffocation s'enrouler pour se faner. Un peu plus chaque jour il prenait en assurance, passant au milieu de la fosse de ses anciens collègues, de moins en moins vite, prenant le temps de donner son salut à certaines personnes, qui ne lui offraient aucun retour. Le nouvel emploi devenait un cycle quotidien, une étape dans le jour. Et, bien qu'il se plaisait dans ses nouveaux objectifs, il ressentait parfois la nostalgie de ses rendez-vous en extérieur, des visages plus ou moins nouveaux qu'il voyait sans les voir,

dont il se souvenait à présent, et de ces quelques instants où il était dehors, avec le voile huileux qui troublait le soleil, qui zébrait la surface du sol et brouillait la profondeur des rues.

Avec l'habitude de ses opérations mécaniques, ses pensées s'élançaient vers d'autres lieux. Mais, le plus souvent, comme un leitmotiv, un nouveau décor se superposait à sa citadine contrée, un univers qu'il avait vu, cet univers paradisiaque gangrené dans ses racines, un mal cyanosé qui glissait juste sous le sol, et qui envahissait les cœurs. Il pensait à ses décors angéliques, et il voyait cet homme qui lui ressemblait tant, qui parlait par énigmes, qui brillait comme une obscure étoile. Il était si imposant, tellement présent ! Il semblait ne pas le quitter, garder une emprise impalpable sur son esprit. Il le voyait souvent, dans un reflet de vitre, dans le métro ou le tram ; il le sentait près de lui, lorsqu'il travaillait.

Il l'avait aperçu dans ses rêves. Il avait changé ses rêves. C'était toujours des visages,

des yeux, des regards, des émotions diverses, et, la plupart du temps, les songes s'achevaient comme ils venaient. Mais certains duraient plus longtemps, trop longtemps :

Chad voyait sa main se tendre, se diriger vers le corps, mais il ne pouvait l'atteindre. Sa main s'effaçait, le corps devenait impalpable... Et il venait. Cet homme, ce sourire apparaissait, et faisait lever le corps, pour le faire disparaître. Puis le décor changeait, un autre lieu se dessinait, avec une nouvelle ligne de vie, semblable à toutes les autres.

Il se réveillait en nage, transpirant l'anxiété. Il se levait, reproduisait ces gestes répétitifs, s'engouffrait dans une nouvelle journée, retrouvait cette femme, sa seule connaissance réelle, qu'il ne connaissait pas, malgré les jours qui se succédaient à ses côtés.

Il y eut d'autres jours, il y eut d'autres nuits, le futur et le passé s'accordaient pour rendre le présent semblable aux souvenirs. Il était de coutume que Chad et la femme restent tard le soir, dans la même ambiance électrique, de coutume que le silence ne soit chif-

fonné que par le son des feuilles saisies, griffonnées, reposées ; de coutume que les deux cessent leur travail dans le même instant, se regardent avec la même lassitude, sirène de leur départ. Ils se levaient alors avec un soupir de soulagement, d'une journée enfin achevée, qui ne leur réservait plus que le repos dans la demi obscurité de la cité silencieuse. Ils traversaient le couloir principal, prenaient les escaliers pour faire revivre le sang dans leurs jambes, arrivaient dans le hall où le garde de nuit, assit sur la droite avec sa radio, leur adressait le même petit geste de sa casquette bleue délavée et usée sur les bords.

C'était l'un de ces soirs. Rien ne se voyait. Le monde n'était que contours indistincts, un lieu d'instinct, de tâtonnement, où chacun n'est guidé que par la sensation de ses pas, une marche sans cadence sous les réverbères.

C'était l'un de ces soirs. Le froid marquait étrangement la route des attardés qui recherchaient le tracé de leurs divagations, ces êtres que le temps avait surpris, nus, sans pro-

tection face à la morsure du gel et qui s'effaçaient pour retrouver la douceur d'une main, d'une flamme, d'un drap.

Encore une fois ils se séparaient d'un léger mot, puis Chad se retournait et continuait son chemin. Le tram était arrivé en même temps que lui, juste à l'heure, avait suivi son chemin sans heurt, l'avait déposé. Il ne restait que quelques dizaines de mètres à franchir, une esquive, et il serait emmuré, à l'abri de l'air glacé qui sévissait.

A côté de sa porte, un ange était tombé.

Il n'y avait qu'une lumière, et elle semblait lui avoir été destinée, choisie pour diffuser son visage et ses mains, masqués au plus profond de la veste décousue, bougeaient, de plus en plus lentement. La respiration ne les animait plus depuis longtemps. Elle paraissait arrêtée, en hibernation, une horloge au ressort décomposé qui vibrait pour une ultime marque de vie. Sa tête se balançait au rythme d'un métronome silencieux, luttant contre les degrés qui s'évadaient de ses lèvres, contre les

pigments de sa peau qui se hérissaient pour rattraper la fournaise des jours passés, contre ses pieds qui étaient attirés, dévorés par le sol à qui il ne pouvait plus donner la moindre parcelle de son souffle. Il était appuyé contre le mur, et son immobilité... le faisait statue, le faisait gargouille déchue de son trône impérial. Il était là, après des heures de prières, de supplices qui ne lui avaient valu que le regard éteint de ses semblables, tellement chargé de mépris ! Ses yeux s'étaient agrippés à l'ampoule qui lui avait tenu tête jusqu'alors, qui brûlait pour le narguer, sans rien lui offrir. Il était si seul, au milieu de ce boulevard pour le blizzard, si rompu par la fatigue qui le soulagerait, qui lui ferait oublier la pitié horrible qu'on lui avait jeté comme seule pitance ! Il ne bougeait plus, patient du temps qui l'attendait durement, qui se grisait de lui en lui envoyant des feuilles de journal déchirées, des feuilles d'arbres fondues par le gel. Ses paupières se fermaient, puis se rouvraient avec une violence pesante. Mais aucun mouvement pour chasser la mort, fée incarnée qui lui reti-

rerait tellement de peines, tellement de douleurs récoltées pour les autres.

Il était là, à quelques mètres, mais Chad ne pouvait rien faire. Il était paralysé, abattu, prostré, absorbé par cet homme qui luttait de toutes ses forces dérobées.

Puis son regard se souleva. Imperceptiblement, son visage devint éclatant, et il vit Chad. Chad qui s'avançait vers lui, lui tendant la main, recevant ses doigts sur sa paume chaude et humide. Ses doigts de rouges devinrent d'un blanc immaculé, se laissaient guider délicatement. Il se leva, et devant cet inconnu qui lui avait offert une chance, un sourire s'esquissa au coin de ses joues. Il ne disait pas un mot, mais tellement fut offert dans cette courte seconde ! Par cette offrande tout ces mots, les malédictions qu'il avait pu crier contre l'inconnu, tout s'effaça, pour se dissoudre dans l'espace de la rue.

Lorsque Chad referma la porte de son immeuble, un bruit sec claqua au dehors. Durant une fraction de seconde, il fut perdu, incapable de savoir où il se trouvait, quelle

heure il était. Puis l'escalier lui parla, la tâche de cambouis contre le mur à gauche, la clarté délavée de la lumière le rappela. Il se retourna, chercha des yeux le mendiant de marbre qu'il avait aperçu juste à côté de son perron. Mais il n'y avait personne. Le léger bourdonnement de la minuterie était sa seule compagne. Il se retourna, regardant dans l'encadrement de la porte, s'attendant à le voir, hésitant, observer les lieux. Mais il était vraiment seul. Au dehors, le prisme de la lampe du lampion était absent. L'ampoule s'était brisée. La lumière était morte.

Au coeur de la ville les lumières s'étaient rallumées. Non... elles ne s'étaient pas éteintes. Les rues diaphanes ne montraient rien, pas même un souffle de vent. Au centre de ce corps léthargique le silence s'était réveillé. Au ciel, la lune était morte, dévorée par les nuages noirs. Il n'y avait rien. Dans les alcôves des bâtiments, les volets étaient tirés, les fenêtres fermées, l'immobilité régnait. Quelle heure était-il ? Était-ce le soir ou le matin ? Rien ne pouvait aider à le savoir, rien ni personne. Dans les rivières stagnantes des ruelles, le froid emprisonnait docilement l'eau des caniveaux : une fine peau naissait à la surface des choses, une peau lisse et brillante qui arrêtait le mouvement, le temps de quelques heures.

Les nuages commençaient à se dissoudre. A nouveau le mouvement orchestrait la danse du temps. Mais, sur le rebord de sa lucarne persienne, Chad veillait encore. Le sommeil avait pourtant tenté de le saisir pour apaiser son corps, mais il n'avait pu, il n'avait voulu céder. Sans cesse la forme de cet inconnu revenait à ses yeux, la réalité se métamorphosait en rêve et le rêve devenait réalité. Chaque minute, ses larmes battaient la mesure de ces pas qu'il pensait avoir fait, de cette main qu'il avait voulue porter au secours de cette âme dolente, et du mouvement qu'elle avait fait, de l'étrange rupture par cette attitude qui lui avait paru un chant de joie, qui avait apporté le trépas.

Et il ne s'était rendu compte de rien. Etait-ce l'habitude dérisoire qui l'avait fait terminer sa course contre sa volonté même, qui l'avait forcé à ne porter aucune attention visible à l'homme, telle une constante flagellante sans cesse à l'affût de l'indifférence ? Pourtant il savait, il se souvenait de ce geste qu'il avait senti, de ces quelques pas sans

poinds pour se rapprocher de cet iceberg à l'article de la mort...!

Chad frappa du poing sur le faible rebord de sa fenêtre. Il sentit la douleur le gagner, les pigments de sa peau se coller de fugaces gouttes de sang qui n'allaient pas tarder à disparaître, après la première onde qui purifierait son corps, avant de retourner dans cette fange constellée de démons insoucians que cette mort laisserait indifférents.

Il ne le voulait pas ! Pour la première fois il ressentait cette répugnance qu'il avait toujours voulue emprisonner au fond de ses viscères, cette pulsion, sourde, puissante jusqu'à l'affront, qui faisait oublier toute peur, pour que l'esprit puisse se libérer, passer outre ses entraves, et maudire, brûler, pester à la face de tous et de toutes, courir au travers des villes et des vents pour ravir les rires, pour déverser la fureur aux quatre coins de la planète et anéantir tout ce qui fait le monde ainsi. Il avait envie de hurler, de laisser sa colère s'évader, d'expirer les mots titanesques du fond de ses bronches et livrer à la prétendue

communauté la facétie de ses qualités qui succombent à chaque instant.

Il était courbé, désœuvré face à lui-même qui avait agi sans pouvoir rien changer, qui avait été le spectateur de cette destruction.

Qui était-il ?! Qui pouvait-il être pour ignorer la fuite de la vie, pour abandonner le dernier espoir d'un mourant ? Lui qui se trouvait là, qui avait peut-être attendu des jours, des nuits, caché dans la pénombre d'une ruelle parallèle, opprimé par la lâcheté de sa retenue, qui n'avait cédé que par faiblesse de corps, pour désirer une parcelle de lumière et un coin de paradis auprès d'un chauffage.

Qui pouvait-il être, sinon un instrument du diable, une part de la descendance impie qui supplantait le peuple venu auparavant des cieux, une fraction du destin rayé par dieu, privé de leurs ailes pour ne pouvoir saisir que la tourbe ?

Que pouvait-il être, sinon maudit par son existence ?!

Il continuait de frapper le béton, de plus en plus fort, ne se souciant pas de sa main

qui vibrait un peu plus sous les coups, ni du bruit sourd, qui peu à peu se changeait en éclaboussures contre sa chemise blanche pour la tâcher d'écarlate. Il frappait sans rien ressentir, tout entier tourné en lui-même, s'infligeant cette pénitence sans conscience, des secondes, des minutes, presque des heures durant.

Lorsque la sonnette de son studio tinta, il se tint immobile, attentif à ce son qu'il n'avait jamais ouï. Dans son effarement il se mit sur son séant, redressa l'échine pour se hisser sur ses jambes. De sa main il voulut saisir le dos de sa chaise. Ce n'est qu'alors qu'il ressentit la plaie qu'il venait de s'infliger. Il bascula, manquant de se frapper la tête contre la table.

Le bruit strident résonna à nouveau, de manière plus insistante. Chad s'avança jusque vers sa porte, tourna la clef et entrebâilla le montant. De l'autre côté, le visage d'une femme apparut. Elle suffoquait presque, et la grimace qu'elle arborait la rendait au premier abord méconnaissable. Puis ses traits se dé-

tendirent, et Chad reconnu celle avec qui il travaillait.

“ Pourquoi n’êtes vous pas venu aujourd’hui !? “ c’était presque une supplique qu’elle lui adressait.

- Cela ne vous regarde pas, laissez moi... un murmure.

Qu’est ce que vous avez à la main !? Sur ces mots, elle s’engouffra dans la pièce, lui enserrant la main avec un mouchoir. Qui vous a fait ça ?

Qu’est ce que ça peut voir faire ?!

Qu’est ce que ça peut voir faire de me le dire ! Vous avez la main à moitié dépecée, vous n’avez pas trop mal ?

Ca ira, lâcha-t-il en retirant sa main de l’emprise de la femme, je survivrai.

Hors de question de laisser ça comme ça, dit-elle en se penchant sur la blessure. C’est comme si il y avait des grains de pierre, il faut les enlever tout de suite sinon ça risque de s’infecter. Où est votre lavabo ?

Chad céda. Il ne servait à rien de la repousser car quelque chose lui laissait enten-

dre qu'elle ne partirait pas avant d'avoir pansé sa plaie.

“ Quelle blessure ! On dirait qu'elle commence à cicatriser, mais elle reste sale. Est-ce que vous avez du désinfectant ? Vous permettez que j'ouvre la petite armoire ? Ah ! en voilà. Donnez moi votre main s'il vous plaît. Dites moi si ça pique. Voilà, encore un petit instant, il reste un petit éclat sous la peau. Je me suis beaucoup inquiétée pour vous ce matin ; à midi, je suis descendue pour demander aux secrétaires si vous aviez appelé, mais elles m'ont dit que non, alors je leur ai demandé votre adresse. Au début elles ont refusé, mais après deux minutes elles ont accepté. Vous auriez pu prévenir quand même. Voilà, il est parti. Maintenant un petit bandage... et voilà, c'est fini. “

- ...Merci... de vous être inquiétée... et de m'avoir soigné, dit Chad en se frottant le dessus de la main. Je suis désolé pour tout à l'heure. Vous voulez quelque chose à boire ? Je n'ai pas grand-chose.

Je ne voudrais pas vous déranger.

De toute façon, vous êtes ici. Alors ?  
Juste un verre d'eau, merci.

Chad se retourna, prit sur l'évier deux grands verres qu'il remplit et en déposa un à l'adresse de la nouvelle arrivante. Elle s'était assise, silencieuse à présent, et bu avec convenance deux gorgées, puis reposa son verre, attentive à cet intérieur qu'elle n'avait pas encore pris le temps d'observer. Chad la laissa faire. Pour la première fois il la voyait à la lumière naturelle, et la redécouvrait, avec ses rides qu'il avait prises pour des marques de vieillesse, mais qui prenaient forme de fatigue. Ses mains restaient sur le verre, reposées, presque délicates, si ce n'étaient les marques du travail qui les avait façonnées. Aucune bague ne venait embellir ses doigts, pas une trace de verni, elles apparaissaient sans artifice. Et à quoi cela aurait-il pu lui servir, dans ce métier où ses mains étaient en constant mouvement, sans repos, dans l'enclave d'un bureau qui la séparait du monde, excepté de lui. Il était sans doute la seule personne à la voir, chaque jour. Mais la voyait-il vraiment ?

Il se rendait compte que jamais il ne lui avait adressé la parole pour autre chose que des informations laborieuses. Ils vivaient le plus clair de leur temps ensemble, et il ne connaissait pas son prénom, ni son âge... rien en fait.

“ Excusez moi ? ”

Oui ? répondit-il.

Excusez-moi d'être aussi indiscreète, mais qui vous a fait ça ?

C'est moi, dit-il après un silence. Non, ne dites rien s'il vous plaît, ce n'est pas dans mon habitude de faire ce genre de choses.

Mais... Pourquoi ? Ça a un rapport avec le malaise que vous avez eu quand vous êtes venu au bureau de mon... ancien patron ?

Non, ça n'a aucun rapport, c'est juste que...

Chad s'interrompt. Il replongea dans ses gestes de la veille, ressentant la sensation qu'il avait eu devant le mendiant décédé sur le pas de sa porte, sa main qui se tendait, le regard retrouvé de cet homme qui l'avait regardé, qui lui avait sourit, qui avait disparu alors qu'il pensait qu'il le suivait jusqu'à chez lui.

Aurait-il pu rêver ? Aurait-il refait l'un de ces rêves de manière consciente ?

“ Pardon mais... puis-je vous poser une question un peu délicate ? “

Euh... oui, si vous voulez, dit-elle.

Vous n'êtes pas obligée de répondre si vous ne voulez pas. Êtes vous croyante ?

Quoi ?

Pas forcément catholique ; avez-vous une religion ?

Et bien... Mon père était catholique, mais ma mère... je ne crois pas qu'elle ait jamais eu une religion. J'ai été baptisée, mais si vous voulez dire croyante, non. Pourtant, j'ai toujours l'espoir que les personnes qui meurent ne disparaissent pas, qu'il y ait autre chose. Pourquoi ?

Je ne sais pas si je dois vous le dire, je crois que vous me prendriez pour un fou.

...

Vous voyez, même sans parler vous y pensez déjà.

Non ! Mais je ne sais pas quoi répondre. J'aimerais savoir ce qui vous gêne, mais je n'ai pas les mots.

Excusez-moi de cette question, je n'aurais pas dû. Chad avait soudain ressenti un malaise. Comme un avertissement du fond d'un bunker vers la sortie qui lui disait de ne pas dévoiler jusqu'à l'existence de cette pièce profonde et secrète.

Si, s'il vous plaît, lâcha-t-elle la voix pleine de larmes, je ne me moquerai pas. Vous savez, les études non pas été mon fort, je comprends mal tout ce qui est trop compliqué... mais je veux savoir. Ce n'étaient pas des larmes de douleur, mais de tristesse qu'elle laissait voir. La tristesse de ne pouvoir aider, de ne pouvoir soulager un peu d'un trop gros poids qui demeurait caché, un secret sans fond.

Je ne sais pas... Que penseriez vous si quelqu'un vous disait qu'il y a quelque chose après la mort ? Vous y croiriez ?

Je ne sais pas ! Oui, j'y croirais, mais comment il pourrait savoir...? Vous savez vous ?

Non, je ne sais pas... Et pourtant. Ses coudes sur les genoux, la femme ne savait pas s'il lui parlait ou s'il se parlait juste à lui, la transformant en voyeuse. Quand je suis venu sur votre ancien lieu de travail, c'était parce que deux nuits avant, j'avais vu votre patron en rêve, je l'avais vu me tendre la main, et à mon retour de l'hôpital, j'avais vu sur le bon de commande de votre patron qu'il avait annulé sa demande. C'est pour ça que j'ai couru jusqu'à votre immeuble, c'est parce que je voulais savoir si ce n'était qu'un rêve. Mais non ! vous comprenez je l'ai vu mourir, et hier, quand je suis rentré, il y avait un mendiant sur le trottoir, j'ai voulu le mener jusqu'à chez moi pour qu'il ne passe pas la nuit dehors, mais quand la porte s'est refermée, il n'était pas là. Pourtant je suis sûr de lui avoir tendu la main, (Chad avait sa main devant lui, et il la fixait, comme on regarde un condamné à mort) et il l'a vue, car il m'a regardé. Mais,

à présent, je ne sais pas si je l'ai vraiment fait, ou si j'ai rêvé. Car ces rêves là, je les fais toutes les nuits, depuis toujours ! J'ai vu des centaines, des milliers de visages qui me regardaient, qui me voyaient ! Et à chaque fois je leur tendais la main ! j'en vois peut-être des dizaines par nuit, sans que je sache qui ils sont ! Est-ce qu'ils ne sont que fruits de mon imagination, ou étaient-ils vivants ?! C'est ça que je voudrais savoir !? Toutes ces personnes, est-ce que je les ai vues mourir, ou ai-je vu l'instant de leur mort avant qu'elle ne se produise !? Qui suis-je pour pouvoir voir ça !?

Au fil des phrases, Chad avait parlé de plus en plus fort, jusqu'à crier, la main gauche serrée et la main droite tendue, tremblante, tétanisée par les paroles. La femme n'avait pas esquissé un mouvement, fascinée et terrorisée par ce qu'elle voyait. Au début elle était sûre qu'il lui parlait, mais chaque mot l'avait éloigné un peu plus d'elle. Il s'était totalement renfermé, ne parlant plus que plus lui, dans un état de démente qui s'amplifiait au rythme des secondes. Sa voix avait changé, les larmes

avaient plombé ses silences, et son poing blessé s'était rouvert, maculant de sang de bandage qu'elle lui avait fait. Les dernières questions avaient résonné, avaient empli toute la pièce et lui avait donné envie de pleurer à son tour. Elle avait été si touchée de cette confession, de cette vérité qui réclamait bien plus qu'une aide : une réponse.

« Est-ce que ça va ? » dit elle en s'approchant de lui.

- Non, ça ne va pas ! Ma mémoire est pleine de tous ces hommes, de toutes ces femmes, ces enfants qui se sont éteints, sans que je ne puisse rien faire pour les aider, sans que je puisse les soulager de leurs douleurs. J'en ai vu tellement ! et ils sont tous là, (Chad pointa son doigt sur son crâne) au fond de moi, ils hurlent de ce présent qu'ils ne connaissent pas, de ces joies qu'ils ne peuvent plus goûter, de leurs proches qu'ils ont du abandonner sans leur dire ce qu'ils avaient au fond d'eux ! Tous ces mots, que l'on tient pour si futiles, ces déclarations brûlantes que personne ne peut dire lorsqu'il les ressent,

parce qu'ils font mal, et aussi tellement de bien ! Toutes ces pensées qui s'échappaient de leurs yeux, de leurs songes larmoyants. Ils voulaient pouvoir avoir encore quelques secondes pour les offrir, pour s'excuser de leur silence passé qui allait devenir éternel. Qui suis-je !?

Vous êtes... vous.

Mais qu'est ce que je suis, moi !? Lança-t-il, accompagné d'un regard dément.

Je ne sais pas. Vous êtes ce que vos parents ont fait de vous. Vous avez de la famille ?

Qu'est ce qu'on en a à foutre de ma famille ?! Qu'est ce que vous en avez à foutre, vous !?

Ce que j'en ai à faire ? Elle s'était mise à crier pour couvrir la voix de cet homme qui ne comprenais pas ce qu'elle ressentait. J'en ai à faire que vous êtes important pour moi. Vous m'avez offert la possibilité de continuer à travailler, de continuer de vivre alors que je pensais en avoir fini avec la vie. Sans vous, je serais restée chez moi, me lamentant sur mon

passé. Je serais peut-être morte aujourd'hui, car la vie pour des personnes de mon âge, sans travail, dans une ville comme celle là, se résume à attendre de mourir. Si vous n'aviez pas été là, si vous ne vous étiez pas soucié de moi, j'aurais... C'est pour ça que ça ne me fait pas peur quand vous me dites ça, parce que vous m'avez donné une nouvelle vie.

Chad se redressa. Elle était si proche. Il ne se souvenait pas d'avoir déjà vu quelqu'un aussi près de lui, lui parler avec des mots si emplis de compassion. Il se sentait revivre, par cette femme qu'il ne connaissait toujours pas, bien qu'ils partageaient cet instant si intense. Sa mémoire le laissait, il n'y avait plus de visages, plus d'ombres, plus rien qu'elle et lui.

“ Merci. Vous avez raison. Je ne sais pas qui je suis, mais je sais ce que je veux, et cela me suffit. Excusez moi de vous imposer cela. Pour répondre à votre question, je ne me souviens pas de mes parents. Du plus loin que je me souviens, j'ai toujours été ici. Les médecins pensent que je souffre d'amnésie. “

- Mais... vous n'avez aucune photo, aucun appel ?

- Non. Je n'ai rien. Je n'ai que mon travail, et cela me suffit. Je suis plutôt un solitaire et, à par vous, je n'ai aucun contact, avec personne.

- C'est affreux !

- Oui, peut-être. Mais je n'ai jamais rien connu d'autre. Cela ne me manque donc pas.

- Mais tout le monde a besoin d'avoir quelqu'un à ses côtés !

- Peut-être... dit Chad en mettant son poing blessé dans sa main.

- Mon dieu, mais vous saignez encore ! Je vais vous refaire votre bandage.

La femme couru vers la salle de bain, et revint avec le nécessaire dont elle s'était servi auparavant. Après deux coups de ciseaux et un léger passage de désinfectant, le pansement était refait.

“ Vous voulez que je reste pour vous aider ce soir ? ” Chad la regardait. Dans ses

yeux se voyait une supplique silencieuse. Elle désirait rester.

- Non, je vous remercie encore. Vous êtes si gentille avec moi après tout ce que je vous ai dit. Mais je préfère rester seul ce soir, j'ai besoin de faire le point.

- Très bien, dit-elle avec tristesse. Est-ce que vous viendrez demain ?

- Oui. Pardon pour aujourd'hui, vous avez du avoir beaucoup de travail toute seule.

- Oui, mais ce n'est pas grave. J'ai fait ce que j'ai pu, mais nous aurons beaucoup à faire pour rattraper le retard d'aujourd'hui.

- Tant pis. Merci encore.

- Arrêtez, vous allez me faire rougir. C'est normal, je n'allais pas vous laisser tout seul sans savoir pourquoi vous n'étiez pas venu. Elle s'était placé dans l'encadrement de la porte, prête à partir.

- Merci, bonne nuit.

- A demain.

La porte se referma. Il était à nouveau seul. Pourtant, il y avait quelque chose de changé entre ces murs. Une nouvelle personne

était entrée, et bien qu'elle soit partie, elle restait. Il n'était plus seul.

De retour. Il reprenait le chemin. Depuis le départ de la femme, quelque chose avait changé. La peur avait disparu. Lorsqu'il s'était couché, il avait laissé le temps à son esprit, il l'avait laissé divagué, avait pensé à ces nouvelles idées qui avaient germé. Avant de fermer les yeux pour quelques heures, il s'était senti rassuré, protégé. Cela ne l'avait pas quitté, même au cœur de ses rêves qui lui apportaient la tension. Il avait observé les lieux qu'il avait arpentés, n'avait plus cherché à lutter contre ses gestes incontrôlables. Il avait vu. Ses regards s'étaient transformés. Les personnes qu'il avait vues étaient devenues réelles. Il y avait toujours les mêmes terreurs, mais au lieu de se laisser hypnotiser, il avait tenté d'agir, de les reconforter, d'effacer

leurs tristesses. Il avait voulu leur parler, mais il était resté muet. Il avait voulu apaiser leur douleur, sans y parvenir, et cela l'avait rempli d'amertume.

Il avait vu un enfant, perdu dans les ténèbres de sa chambre. Ce garçon s'engouffrait si lentement dans l'emprise de ce qu'il avait absorbé, pourtant il n'avait aucune détresse : il avait choisi. A côté de lui une bougie vacillait, dessinait ses cernes tout autour de ses yeux ; il tenait un stylo dans sa main droite, une plume à l'encre bleue qui s'était répandue sur ses doigts. Chad s'était accroupi pour le regarder, et l'enfant le fixait. Mais il ne pensait pas à sa fin, il était dans le vague, un vague pensif que Chad avait déjà observé. Il pensait à quelqu'un, quelqu'un qu'il n'avait pas vu et qui lui manquait, vraisemblablement. Chad avait alors apposé sa main contre le front de cette jeune âme, et il avait vu ce à quoi il pensait : il pensait à une jeune femme, qui comptait bien plus que tout pour lui, qu'il n'avait jamais oublié, chaque jour qui passait. Elle était en lui, était comme lui, fragile, et

inconsciente de tout ce qu'il ressentait pour elle. Il priait. Il priait pour son bonheur jusqu'à s'oublier. Il regrettait. Il souffrait de la tristesse qu'il allait provoquer. Il ne pensait qu'à elle, lors d'une soirée qu'ils avaient partagée, comme instant total de bonheur dans sa courte vie. Alors, pris dans cette image qui s'imprégnait en lui, Chad la lui fit revivre, l'anima pour un dernier cadeau, avant la fin. Il lui fit revivre le film, la chaleur douce qui avait ceint ce couple adolescent, la pression délicate du corps contre son bras et son visage, la quiétude du visage assoupi, empli de joie et de calme. Le garçon avait alors lâché une larme, de ce bonheur qu'il n'avait pensé jamais pouvoir revivre.

Lorsqu'il s'était réveillé, Chad était resté sur son lit, avait pleuré. Mais l'esprit du disparu s'était manifesté à lui, pour le remercier de lui avoir tant donné en si peu de temps. Chad s'était alors levé, avait reproduit ses gestes quotidiens, puis était sorti, pour rejoindre la femme, dans cette atmosphère étrange qui emplissait son lieu de travail.

Il pensait encore à sa nuit quand il passa devant la vitre qui lui avait renvoyé ce reflet qui l'avait troublé. Mais il n'était pas là, il n'y avait que lui, qui souriait.

Lorsqu'il s'installa dans son fauteuil, sa collaboratrice était déjà saisie par son travail. Elle lui présenta un visage souriant lorsqu'elle lui dit bonjour, puis elle retourna à ses feuilles. Chad fit de même.

Quand la pause de midi s'imposa, ils restèrent à leur place, dégustant un des plats mis à la disposition des employés par l'entreprise pour leur éviter restaurant et autres déplacements. Le service était gratuit, tous savaient le gain qu'en tirait l'administration. Ils ne parlèrent guère, juste les formules d'usages sur l'état de santé, et le déroulement de la nuit. Puis ils se concentrèrent sur leurs offices, jusqu'à ce que, à bout de force, ils se levèrent pour aller rejoindre le soleil déjà couché. Mais, sur le parvis de l'immeuble, Chad resta sur place :

“ Bonne nuit monsieur. “

- Voyons, je vous avais dit lors de votre entretien que hors du bureau, vous pouviez m'appeler par mon prénom.

- Excusez moi... Chad.

- Ne vous excusez pas pour si peu. Je voulais savoir, voulez vous prendre un verre avec moi ?

- Et bien, murmura-t-elle en rougissant, je ne sais pas...

- Très bien. Par contre, je n'ai aucune idée du lieu où nous pourrions aller. Pouvez vous choisir ? Je vous invite bien sûr.

C'est ainsi qu'ils partirent dans le centre. Chad connaissait les routes par lesquelles ils passaient, pour les avoir longuement arpentées lors de ses courses passées. C'était comme une renaissance de revoir toutes ces places, ces bus et ces tramways qu'il avait oubliés. Après trente minutes de marches dans la cohue des rues, la femme désigna un lieu qui avait échappé à Chad. Le nom même lui était inconnu.

A l'intérieur, Le silence n'avait visiblement pas sa place. La musique à tue-tête

faisait vibrer le ventre, et obligeait à hurler commandes et tentatives de discussions. Le public de cet endroit paraissait si jeune, mais aussi si sûr de lui. Les hommes allaient de rencontres en rencontres, profitant de l'ambiance bruyante pour s'approcher au plus près des inconnues qui se laissaient faire, qui parfois jouaient avec en se collant à leur corps, presque se blottissaient, mêlant leurs cheveux aux épaules de leur interlocuteur.

Ils eurent toutes les peines du monde à se trouver un coin tranquille, sur le bord d'une table jonchée de cadavres de bières qui se dégorgeaient d'houblon et d'orge. La commande prise, ils parlèrent de leur journée, des cas difficiles qu'ils avaient rencontrés lors de leurs notifications. Tout autour d'eux, le monde se déchaînait, la musique avait changé : il n'y avait plus que fréquences basses qui tonnaient en saccades, souffles rougeoyants d'éclairs chaotiques qui emplissaient la salle, détruisant les ombres, défigurant les visages pour rendre toute personne différente, sous un nouveau

jour. Tous bougeaient, danse macabre sans corps.

La parodie de discussion s'éternisa au fil des chansons. Plusieurs fois Chad fut bousculé par les groupes euphoriques qui ne prenaient pas garde à leur entourage, qui n'étaient animés que par la chasse qui était le maître mot de ces lieux : Seule la conquête comptait, par tous les moyens possibles. A plusieurs reprises ils furent interrompus, coupés par des lionnes qui bondissaient sur Chad, le priant de se joindre à elles le temps d'une sérénade impie jouée pour rassembler ceux qui ne se connaissaient pas. Mais il ne prit garde à elles, les repoussant d'un geste d'abord amusé, puis de plus en plus offusqué, jusqu'à feindre l'ignorance des appels.

“ Vous savez, dit la femme en se penchant pour se faire entendre, si vous voulez rejoindre une des filles pour aller danser, allez-y, ne vous souciez pas de moi. “

- Mais pourquoi irai-je avec elles ? dit-il avec indifférence. Je n'en ai aucune en-

vie et, de toutes façons, je ne sais pas quoi faire.

- Vous ne savez pas danser un slow ?

- Un quoi ? Chad tendit l'oreille.

- Un slow. Vous n'êtes jamais allé en discothèque ?

- Comment ?! je ne comprends pas.

Chad croyait crier, mais ne parvenait pas même à entendre ses propres mots.

- Qu'est ce que vous ne comprenez pas ?

- Que dites-vous ?

Chad n'entendait plus rien. Dès son entrée ce monde lui avait paru étranger, un univers parallèle régi par des lois machiavéliques, une fosse à la constance absente où se livrait à chaque instant un combat fratricide entre les plus aptes pour conquérir un territoire. Mais en ce moment tout basculait : Les murs se déformaient, la foule changeait, peu à peu : Les visages aux orbites creusées par les lumières se déformaient, comme si des mains invisibles les malaxaient sans but précis. Des mâchoires s'avançaient, déboîtées, claquaient

en cadence, faisaient résonner leurs dents au fond de leur gorge. La peau qui les recouvrait changeait : des écailles, des fourrures, des plumes recouvraient la chitine de certains, le temps que celles-ci vole en éclat, expulsées par les crocs, les griffes qui plongeaient dans les chairs. Il n'y avait plus que des monstres innommables qui s'entre-déchiraient, se dévo- raient.

La femme avait disparu. Il se trouvait au milieu d'une arène sans limites où des animaux gigantesques se combattaient, se déchiquetaient. Le plafond aux milles couleurs vagabondes s'était comblé des nuages sombres où la foudre naissait pour prendre part au carnage sanglant. Le sol n'était plus qu'un tapis de chair en lambeaux qui recueillait à chaque instant encore plus de cadavres, de bêtes à l'agonie qui lâchaient leur dernier râle en vomissant le reste de sang qui ne s'était pas échappé de leurs plaies béantes. Les vainqueurs, qui réclamaient leurs trophées, plongeaient leurs museaux dans les cadavres encore chauds, qui n'avaient pas encore fini de

respirer, pour s'attaquer aux organes, dernières parcelles qui retenaient la vie et qui pouvaient encore souffrir. Les cœurs étaient arrachés des artères qui tentaient d'expulser la mort avec le peu de sang qu'il restait, les intestins étaient ouverts, vidés du repas du dernier perdant, du dernier combattant qui s'était laissé arracher un peu de lui pour pouvoir corrompre son adversaire avec sa chair empoisonnée. Chad voulu s'enfuir, partir de ce lieu rongé par la haine, mais quelque chose en lui le forçait à rester immobile, pour éviter d'être vu, si fragile au centre de ce colisée de titans. Il se sentait retenu par des chaînes, attaché au montant de sa chaise devenue pierre. Elles l'empêchait de faire le moindre geste, et sans savoir pourquoi, malgré sa peur et son désir de quitter cette horde, il remerciait ces liens.

“ Je te le conseille, en effet. “

Face à lui, là où quelques secondes auparavant se trouvait la femme se tenait un visage impassible.

- Qui êtes vous?! cria-t-il, et où je suis ?!

- Tu as déjà posé cette question, bien que ce ne fût pas à moi. Et la réponse et toujours la même. Sous le visage deux mains s'étaient rejointes, sans bague, ni ornement. Des mains communes, lisses comme celles d'un jeune enfant, trop grandes pour être celles d'un adolescent.

- Quoi ?! Quand est-ce que j'ai dit cela ?! Chad voulait s'avancer , mais toujours ces bandes invisibles.

- Tu le sais, même si tu ne le sais pas encore.

Chad garda le silence. Quand avait-il pu poser cette question ? Il se trouvait ici pour la première fois et c'était ses premiers mots.

“ Tu ne cherches pas au bon moment. Souviens toi, dit le visage qui laissa un léger sourire traverser sa bouche. ”

- Mais je viens juste d'arriver... je ne sais même pas où je suis.

- Le lieu n'est pas si différent, et il est vrai que je ne suis pas la même... (hésitation) personne ; pourtant nous nous connaissons.

Sur ces mots, une intense lumière illumina le désert mortifère, et Chad entr'aperçut ses traits chez son interlocuteur.

“ Vous ?! “ Un seul mot qui rappelait l'ancien monde où le ciel était limpide, où le silence sonnait sous les pleurs des impies.

- Je t'ai déjà dit que je n'étais pas la même personne. Mais je lui suis semblable, comme je te ressemble.

- Quel est cet endroit?! hurla-t-il.

- Bien, je vois que tu commences à poser des questions un peu plus censées. Le visage s'approchait insensiblement, pour se placer sous une lumière écarlate. Cependant je ne pourrais mieux dire où nous sommes que ne pourront le faire tes yeux.

Chad fit un lent mouvement pour observer ce qu'il n'avait pu encore voir. Mais rien ne fut différent : À perte de vue ce n'était que pachydermes en lutte avec d'autres, que coups démentiels et fracas faisant trembler la terre. Les corps s'élevaient jusqu'aux nuages pour frapper de tout le poids de l'attaque, pour exprimer toute la rage et la volonté de suprême-

matie qui était contenue dans leurs tripes. À tout moment des secousses faisaient trembler l'atmosphère, des étincelles bondissaient sur les cuirs tannés par les coups qui pleuvaient. Soudain, juste à côté de Chad, un vent violent brassa l'air, laissant apparaître un nouveau monstre qui paraissait dérisoire face aux colosses qui se tuaient. Pourtant, il sauta dans la mêlée, arrachant les boyaux d'une créature au trépas, dévora les muscles encore chauds des ébats brutaux, et grandit en un instant, avant de s'engouffrer dans un autre amas, pour reproduire cet acte cannibale et grandir, encore, et encore.

“ Comment est-il apparu ? En un instant il était là, alors qu'avant il n'y avait rien ? Comment a-t-il fait ? “

- C'est l'un des mystères de la naissance voyons, en rit le sourire. Nous plus que les autres ne pouvons être insensibles à cela.

- Comment ça “ nous “ ? Il n'y avait plus de colère ou de peur sur les traits de Chad. Juste une immense incompréhension. Que désignait ce “nous” ?

- Vous voulez rester ?

Il était de retour. Autour de lui se retrouvaient les foules empressées qui oubliaient l'heure qui passait, et la femme, qui n'avait pas bougé, qui attendait.

“ Vous voulez rester ? “

- Non, non partons, je n'en peux plus d'être ici.

Lorsqu'ils furent à l'extérieur, Chad resta un instant immobile, perdu dans ses pensées, dans ces images qu'il savait avoir réellement vues.

“ Et bien, ça ne va pas ? “

- Si, si, tout va bien. Pardon pour mon absence tout à l'heure. Le ton devait être las, mais il y avait autre chose, que la femme n'avait pas relevé.

- Vous savez, ce n'est pas grave, il y a tellement de bruit qu'on ne peut pas tout entendre.

- Non, ce n'est pas ça... Vous allez bien ?!

Devant lui la femme s'affaissa. Elle s'écroula sur le sol, inconsciente, livide. D'un

geste Chad la releva, lui soulevant la tête pour la faire respirer. Elle était aussi molle qu'une poupée de chiffon : rien n'opposait de résistance, les bras, les jambes, la tête, étaient des poids morts. Mais juste une seconde ou deux, la femme se réveilla presque sans attente. Ses yeux se rouvrirent, cherchèrent quelque chose qu'ils ne trouvèrent pas, se fermèrent, ou plutôt clignèrent, et se fixèrent dans les yeux de Chad, avant de se détourner.

“ Eh, qu'est ce qui vous arrive ? Vous êtes toute pâle d'un seul coup. “

- Ce n'est rien, dit-elle après un long soupir, je n'ai pas pris mes médicaments aujourd'hui, c'est pour cela.

- Vous êtes malade ? Qu'avez-vous ?

- Rien de bien important, dit-elle, juste beaucoup de fatigue. Pouvez vous m'aider à rentrer chez moi s'il vous plaît, je ne me sens pas très bien.

- Bien sûr. Je vais appeler un taxi.

De tout le trajet, aucun des deux ne dit mot. A part les quelques injonctions du conducteur sur le temps, rien ne vint briser le si-

lence. Chad était appuyé contre sa portière, observant d'un œil attentif la femme qui semblait haleter, incapable de reprendre son souffle comme après une longue course. Elle passait sa main sur le haut de son crâne, sans doute là où elle avait frappé le trottoir. Lorsque la voiture s'immobilisa, elle déclina gentiment la proposition de Chad de l'accompagner jusqu'à son appartement, sur quoi elle referma la portière et disparue dans l'encadrement de sa porte.

Le taxi repartit. A nouveau le silence, même lorsque Chad, après avoir réglé la course, tomba sur son lit, sans prendre la peine de se dévêtir. Il ne pouvait chasser la horde démentielle de son esprit. Mais plus encore, devant ces corps dévorants, face à ces innombrables bêtes, dans ces souvenirs, il ne pouvait oublier la faiblesse de la femme, et le mouvement de sa main dans ses cheveux blonds.

“ Je ne pense pas. “ C’était dit avec détachement, persuasion.

- Mais alors pourquoi ?

- Je ne sais pas. Peut-être que tous nous avons un rôle à jouer sur terre après tout. Pourquoi l’espèce humaine existe. Je ne crois pas toutes ces théories qui disent que l’homme est le produit d’une entité supérieure, que nous avons été créé par la volonté pure. De nombreux mouvements posent le fait qu’autant de perfection ne peut être due au hasard, que nous sommes... là, parce que quelqu’un l’a voulu. Ils disent tous que nous sommes... élus, et que nous participons activement à un schéma pré-établi qui n’a de but que... quelque chose qui nous transcende.

- Mais c'est vrai pourtant. Comment une telle chance a pu arriver ?

- Et si tout cela, notre soleil, notre terre, et même nous, ce n'était qu'un pur hasard ?! La question était posée sur un ton qui ne demandait qu'une explication.

- Comment ça ?

- Simplement. Nous cherchons tous un but, ou plutôt une origine à ce que nous sommes. Mais nous sommes là, un point c'est tout. Le doigt tapa sur le bord du bureau, pour marquer l'instant.

- Je ne comprends pas.

- Nous sommes vivants, tout le monde est d'accord avec ça. En face, le visage acquiesça. Si nous n'étions pas là, nous ne pourrions pas nous poser de telles questions, pas vrai ?

- Si.

- Voilà où je veux en venir. Je pense que toutes ces interrogations sur ce qui nous a créés sont infondées, parce qu'on ne pense pas à la bonne question de départ. Il s'enfonça dans son fauteuil, tout en rangeant à la hâte un

paquet d'enveloppes qui devaient partir dans l'heure. La raison de notre présence ne pourrait-elle pas être juste de la chance ? Attendez, laissez moi continuer, dit-il alors qu'elle s'était avancée pour dire quelque chose. Si nous n'étions pas là, nous ne pourrions pas penser à ce que nous sommes, nous ne pourrions donc pas simuler l'existence de forces supérieures qui nous ont donnés ce que nous avons.

- Vous ne pensez pas qu'il y a quelque chose qui nous a fait nous ? Il y avait une pincée de tristesse dans la voix.

- Non. Voir dans un présent ce qui peut justifier notre présent, c'est comme se demander pourquoi il y a de l'eau, pourquoi il y a des arbres et cetera.

- Mais l'eau pourrait avoir été inventée pour nous, comme nous !

- C'est vrai, mauvais exemple. Prenons autre chose. Par exemple : Saviez-vous que la Nasa pense avoir trouvé des traces d'eau sur Mars ?

- Oui, j'en ai entendu parlé.

- Mais, s'il y a de l'eau sur Mars, pourquoi n'y a-t-il pas de vie alors ? Les astronomes cherchent encore, mais ils n'ont toujours pas trouvé.

- Et alors ? Elle était complètement perdue, incapable de voir où voulait en venir son interlocuteur.

- Alors, s'il y a de l'eau, pourquoi n'ont-ils toujours pas trouvé de vie ? Peut-être qu'il n'y en a jamais eue. Pourquoi serait-elle là alors, si elle ne sert à personne ?

- Je ne sais pas.

- Voilà. L'homme cherche les origines de la vie comme il cherche de la vie sur Mars, pour justifier les raisons de sa présence. Mais si nous n'étions que du hasard ? L'homme ne veut pas croire à cela, car le hasard est ce qui se rapproche le plus du néant. Venir de rien est très dur pour lui, et si on ne fixe rien pour modérer l'homme, alors la vie n'a pas de raison. Pourquoi être ici si c'est pour disparaître après un temps plus ou moins défini ? Poser le postulat d'un ou de plusieurs dieux permet de poser une barrière entre ce qui peut et ce qui

ne peut pas être fait. Certaines personnes penseraient qu'il faut profiter de son existence et se débrouilleraient pour bien vivre ; mais d'autres ne le feraient pas. Ils chercheraient quelque chose sur quoi fonder leurs jours, mais s'ils ne trouvaient aucun écho à leurs espoirs, alors ils chercheraient à tout détruire, refusant que certains puissent vivre paisiblement, alors que cela leur est refusé. Quand la peur de mourir prend le pas sur tout, on se met à jalouser les vivants qui, eux, vivent. On cesse de vivre, on est déjà presque mort. C'est un cercle vicieux, qui ne mène qu'au néant. C'est pour cela que les religions existent, enfin, c'est mon avis. Personnellement, je ne crois pas, mais je respecte ceux qui croient, si cela leur permet de vivre en harmonie avec le monde.

- Oui, vous avez peut-être raison. Elle avait les yeux baissés, peut-être pas tristes, peut-être juste en train de réfléchir.

- Peut-être, ou peut-être pas. Je ne suis pas omniscient, chacun peut penser ce qu'il veut de ce qu'on leur raconte, même venant de

moi, surtout venant de moi, dit-il en souriant. Mais il me semble que c'est une explication probable.

Depuis une demie heure qu'ils parlaient, c'était la première fois que le silence durait plus de cinq secondes. Leur pause déjeuner était presque finie, et bien qu'il n'ait pas fini la salade proposée aujourd'hui par la direction, Chad se sentait parfaitement reposé. Avant il ne parlait pas, restait dans le silence pour reprendre des forces. Mais cette conversation lui avait fait beaucoup de bien. C'était l'un de ces premiers vrais dialogues avec quelqu'un. C'était agréable.

“ Si je vous disais, repris Chad, que vous alliez mourir dans quelques jours, qu'est ce que vous feriez ? “

- Je... je ne sais pas, dit –elle très bas, je ne sais pas... Ses mains tremblaient.

- Ca ne va pas ? Dit Chad en la regardant. Elle était devenue blanche, son regard s'était renfermé, elle paraissait changée en un hérisson qui se protège en dressant une cage inviolable. Elle semblait être partie. Chad ne

parvenait plus à savoir si elle était bien là où pas. Pourtant il la voyait, mais quelque chose s'était brisée.

- Ca ne va pas ? vous êtes toute pâle, répéta-t-il.

- Si si, ça va, juste un petit vertige à cause des médicaments que je prends. Je vous avais dit que je prenais des médicaments je crois. Parfois ils me donnent de légères nausées. Mais c'est bon, dit-elle avec un sourire, c'est passé. Il est temps de se remettre au travail non ?

- Oui... Bien sûr. Vous me le diriez si vous aviez quelque chose ?!

- Oui, dit-elle en conservant son sourire, après un temps de silence. Ne vous inquiétez pas, ce n'est rien je vous jure.

Ils reprirent leur occupation quotidienne, dans le silence couvert des tapotements des doigts sur les claviers qui provenaient de la vaste salle à côté de la leur, et dont Chad avait une part de responsabilité. Il devait faire un rapport chaque semaine sur l'ambiance de travail ainsi que sur les " poten-

tiels perturbateurs de la bonne conduite de l'effectif “, autrement dit, sur les personnes qui dérangent le boulot de ses collègues, et nuisaient donc au rendement, et au profit. Dès les premières semaines, il avait pris ce rôle en horreur : être un œil de chouette rôdant pour le compte de ses supérieurs l'avait outré, et le compte-rendu qu'il devait transmettre lui prenait un temps considérable. C'est la femme qui lui avait donné la solution, en écrivant une unique épreuve qu'il n'aurait qu'à photocopier, les hauts responsables avaient des caméras à chaque étages et ne se privaient pas pour regarder par eux-mêmes. De plus, lorsqu'il entendait quelques mots échangés entre voisins, ce n'était que pour une poignée de secondes, le silence revenait sans instance. Et Chad tolérait cela, malgré le règlement. Il savait primordial le rôle du mutisme, mais pas jusqu'à l'aphasie, une légère détente ne pouvait nuire à la productivité, bien au contraire.

Lorsque le temps prit fin pour leur travail, Chad resta assis, observant la femme qui était perdu dans le vague. Son regard n'était

fixé sur rien, elle ne bougeait pas. Seule sa main passait et repassait sur le haut de son crâne, dans la même attitude que la veille après sa chute. Elle glissait sans cesse, massant la base de ses cheveux en un geste parfois circulaire, parfois large, le plus souvent presque insignifiant.

“ Vous avez toujours mal ? “

- Oui. Parfois je n'ai plus mal, mais quand ça revient c'est pire qu'avant.

- Vous vous êtes peut-être fait quelque chose ; vous êtes allé voir un médecin ?

- Non. Ce n'est rien, ça va passer de toute façon, ce n'est qu'une légère bosse, voilà tout.

- Si vous voulez aller voir quelqu'un demain, allez-y, je pourrais me débrouiller sans vous une matinée. Vous l'avez bien fait avant-hier, cela ne me pose aucun problème vous savez ?

- Puisque je vous dis que ça va ! lâcha-t-elle presque en criant. Arrêtez de me parler de ça, ça devient agaçant à force. Oh, excusez moi, je ne voulais pas... Chad avait cessé de

bouger, ébahi par cette réaction qu'il n'avait pas même imaginé possible chez cette femme. Pour la première fois, elle avait poussé sa voix.

- Non, c'est moi qui dois vous demander pardon, je n'avais pas à insister, répondit Chad.

- Non... C'est moi, je suis si fatigué en ce moment. Depuis quelques mois, peu de temps avant de vous rencontrer, je dormais déjà mal, et ça n'a pas cessé depuis. J'aurais besoin de vacances, mais ce n'est pas pour tout de suite. Ça ira mieux demain.

Sur ces mots elle se leva, prit son sac et commença à se diriger vers la sortie. Chad prit son manteau et pressa le pas pour la rejoindre, mais juste avant d'atteindre la porte, la femme chancela, et serait tombée si Chad n'avait pas bondi pour la rattraper.

“ Ca va aller ? ” demanda-t-il.

Mais cela n'allait pas. La femme ne pouvait plus empêcher les larmes de s'écouler, alors même qu'elle était déjà évanouie.

“ Alors ? “ Dit Chad en se levant.

- Nous allons la garder quelques temps en observations, lui répondit le médecin, le temps que les examens complémentaires apportent leurs conclusions. Avez-vous remarqué quelque chose ces derniers jours, vous a-t-elle dit quoi que ce soit sur son état de santé ?

- Elle m'a dit qu'elle dormait mal depuis plusieurs semaines. Elle est déjà tombée hier après un vertige, et elle s'est cognée la tête sur le sol. Je n'ai pas eu le temps de réagir, c'était tellement brutal. Elle m'a dit qu'elle avait encore mal, ce n'est peut-être rien mais...

- Très bien. Nous allons vérifier cela également. Voulez-vous que nous vous prépa-

rions une chambre ici, en attendant que votre femme se réveille ?

- Oh non, vous faites erreur, dit Chad, gêné. Elle n'est pas ma femme, c'est ma collègue de travail. Nous étions sur le point de partir quand elle a eu son malaise, c'est pour ça que je suis là, rien de plus.

- Savez-vous si elle est mariée, si elle a de la famille que nous devons prévenir ?

- Je ne crois pas. Elle m'a dit qu'elle vivait seule.

- Dans ce cas, je vous demanderai de bien vouloir me donner votre numéro personnel, pour les formalités administratives.

Lorsque Chad sortit de l'hôpital, Il s'assit sur un banc à côté de l'entrée. Le soleil se couchait, un vent léger faisait s'animer les feuilles des arbres tout autour. Lui aussi était fatigué. Auparavant, lorsqu'il terminait une journée à l'extérieur, il sentait son corps ployer sous les incessants déplacements que nécessitaient ses courses. Mais depuis qu'il était dans son bureau, c'était plus un abrutissement à la lumière artificielle qu'une réelle

fatigue. La dernière fois qu'il s'était senti vraiment reposé, c'était dans ce lieu qu'il venait de quitter, quand il avait eu cet accident qui était toujours un mystère pour lui. Il s'était senti serein en sortant d'entre ces murs.

Un peu plus loin, sous les mêmes arbres qui le berçaient, il y avait un couple. Ils étaient tout les deux. Ils se regardaient. Autour d'eux le vent avait cessé. Rien ne venait les troubler, ils restaient immobiles, se disant des mots qui n'appartenaient qu'à eux. Le jeune homme tournait le dos à Chad. La jeune femme souriait. De ce sourire rayonnait quelque chose que Chad ne connaissait pas, comme un éclat brillant qui faisait tout oublier, qui devenait l'origine de tout. Tout venait vers ce visage, et tout en partait. Elle avait les larmes aux yeux, mémoire d'une sensation oubliée qui prenait un jour nouveau, pour une nouvelle révélation, un nouveau départ. Elle pleurait de ce qu'elle vivait, d'espoirs qui semblaient fuir pour ne lui laisser que le présent amer, de regrets impossibles à s'avouer mais qui naissaient malgré tout. L'eau coulait

sur ses joues, ses poings se serraient, non pas de colère mais de résignation, comme un vœu qui se fane par le gel du désespoir qu'elle repoussait de toutes ses forces. La main de l'homme s'était posée sur le bras qui tremblait, il s'était rapproché pour lui murmurer des mots, rien que des sons qui ne pouvaient avoir de sens pour Chad qui n'existait pas pour eux. Il était fasciné, sous l'emprise du visage teinté de rouge, par ces marques de tendresse qui ressortaient.

Elle était si belle. Elle brillait comme jamais Chad n'avait pu le voir chez quelqu'un d'autre. Elle était si proche et pourtant si loin de lui. Il ne la connaissait pas, la voyait pour la première fois.

Elle fit un mouvement, alla se réfugier contre le corps de celui à qui elle parlait, toujours empreinte de sanglots. Elle se serrait contre lui. Elle lui parlait en silence, le serrait de toutes ses forces, jusqu'à disparaître en lui. Et tout autour le vent reprit sa danse, balayait les feuilles et les brins d'herbes pour les isoler un peu plus du reste du monde. En parfaite

intimité ils restèrent ainsi, séparés du monde pour quelques instants d'harmonie, bercés par ce moment qui n'appartenait qu'à eux. Plus rien ne comptait pour eux, rien d'autre que ces secondes qui auraient du devenir éternelles, qui restèrent immortelles.

Chad n'avait pas bougé, durant ce temps qui lui avait paru si long, et pourtant bien trop court.

“ Bonjour. “

Une femme se tenait à côté de lui. Elle portait la tenue des infirmières. Il fallu quelques secondes à Chad pour se souvenir de cette nuit dans ce même lieu, où une femme, cette femme, était venue lui proposer son aide, qu'il avait rejeté avec fracas.

“ Oh, bonjour. “

- Comment allez-vous depuis ? Ca fait un bout de temps que vous êtes venu, vous ne devez pas vous souvenir de moi.

- Si, je me souviens. C'est vous qui êtes venue me voir en pleine nuit. Je suis désolé si je vous ai blessée.

Pardon ? Blessée ?

- Oui, je vous ai entendu partir en sanglotant. Je n'aurais pas du vous parler ainsi cette nuit là.

- Oh, ne vous en faites pas pour cela, c'est déjà oublié, dit-elle avec un mouvement de main et un petit rire qui ne laissait aucun doute sur ses paroles. Vous êtes revenu pour consulter un médecin ?

- Non. En fait je suis ici car une de mes collègues à fait un malaise, je l'ai emmené jusqu'ici.

- Oh... Vous savez ce qu'elle a ? Comment s'appelle-t-elle ?

- Et bien... je ne sais pas.

- Comment ? Vous ne savez pas quel est son prénom ?

- Non. Je ne crois pas lui avoir jamais demandé comment elle s'appelle.

- C'est bizarre, dit-elle à voix basse. Enfin, j'espère que vous vous êtes bien remis de votre blessure.

- Oui, parfaitement. Je n'y fais même plus attention. D'ailleurs, je voudrais que vous m'excusiez de ma conduite...

- Je vous l'ai dit, c'est oublié, j'ai déjà eu à faire à des personnes bien plus désagréables que vous. Le plus important est que vous alliez mieux. Je dois y aller. Peut-être nous reverrons nous si vous repassez.

Elle s'éloigna en lui faisant signe de la main, et partit retrouver un petit groupe de personnes qui attendait à quelque distance.

Chad se leva peu après. La journée était bien avancée et il devait se reposer pour le lendemain. Le travail qui l'attendait ne serait pas évident, sans la femme à ses côtés. Pour la première fois il ressentait son absence, un pincement au cœur qui lui pesait. Pourquoi ? Pourquoi ressentait-il cela, en ce moment précis ? Il lui semblait qu'il partait en oubliant quelque chose, comme si une partie de lui restait derrière tandis qu'il allait retrouver ce qu'il avait toujours vécu. Pourquoi avait-il envie de se retourner, d'aller retrouver cette femme, pour la rassurer ? Que pouvait-il faire pour elle, et que faisait-elle pour lui ? Mais ses pas l'entraînaient un peu plus loin à chaque fois, jusqu'au tramway qui le déposa

devant chez lui, jusqu'à ce lit qu'il connaissait si bien mais qui lui paraissait autre. Il se coucha, cherchant le sommeil qui le fuyait, le laissant tout à ses pensées qui revenaient irrémédiablement vers cette femme qu'il avait abandonné, seule dans cet endroit où il l'avait amenée sans qu'elle le sache. Comment allait-elle réagir à son réveil ? Chercherait-elle à savoir où il était, s'il était demeuré auprès d'elle dans l'attente de son retour à la réalité ?

Pourquoi s'en faisait-il ? Il la connaissait, bien plus que quiconque, et elle le connaissait, l'avait vu comme personne ne l'avait vu. Il n'avait pu s'empêcher de dévoiler ses pensées au fil des jours, trouvant une assurance qui lui était auparavant étrangère. Il lui avait parlée. En dehors de ses rendez-vous avec les clients ou avec ses patrons, jamais il n'avait eu de contact avec personne. Les seuls visages qu'ils voyaient avaient été ceux qui peuplaient ses rêves, qu'il avait vu le temps d'une fraction de songe, qui se dissolvait aussi vite qu'elle s'était formée.

On frappa à sa porte. Un bruit sourd qui rebondissait contre les murs, un fracas ahurissant qui semblait ne pas s'éteindre, comme s'amplifiant au cours du temps. Chad se leva péniblement, abruti par cet écho qui n'en finissait pas de grandir dans son crâne. Il appela, demandant qui se trouvait derrière la porte, une fois, deux fois. Il entrebâilla le volet, s'attendant à voir un groupe de personnes échauffées oubliées du lieu où elles devaient rejoindre leurs compères du soir.

Mais, derrière cette porte, il y avait un autre monde. Les flammes dévoraient ce qui ressemblait à un enfer, où des explosions se mêlaient par milliers aux flash de l'acier se rompant contre l'acier, où des marées humaines s'animaient dans le carnage impitoyable de massacres dévorants, où les rages assassines faisaient naître des gerbes de flammes éphémères. Il y avait des corps, à perte de vue des troupes frénétiques qui chargeaient les unes sur les autres, où, au cœur de la bataille il n'y avait plus ni allié, ni ennemi. Ici ne semblait y avoir aucune loi, aucune règle, juste la

force se confrontant à la force avec un seul objectif : Gagner son combat, vaincre celui qui se trouvait là, toujours combattre, toujours se battre, toujours tailler dans la masse de la folie, ne jamais s'arrêter, oublier la fatigue et l'espoir, ne garder que ses bras et ses jambes pour seuls preuve de vie, briser, pourfendre, dépecer jusqu'à la dernière goutte les obstacles pour en trouver d'autres, toujours en plus grand nombre, voir des bataillons entiers se ruer sur soi et pourtant ne jamais fléchir, jamais.

“ N'est-ce pas magnifique ? “

- C'est... horrible ! dit Chad sans se retourner.

- Allons, comment peux tu dire cela ?!  
Toi mieux que quiconque peux apprécier ce spectacle à sa juste valeur.

- Ce n'est pas la première fois que j'entends me dire cela, dit Chad, cette fois face à l'origine de la voix. Je ne suis pas surpris de te voir. Je me doutais que tu serais là.

- Nous te l'avons déjà dit, nous ne sommes pas les mêmes personnes. Et pourtant nous ne sommes pas différents.

- Je sais. Quel est cet endroit ?

- Oh ! Félicitations. Tu n'es pas aussi surpris que les autres fois, commencerais-tu à t'habituer à ces sauts dans les enfers ?

- Les enfers ? Ce lieu est l'enfer ?  
Chad regarda à nouveau le paysage grouillant. Je ne l'imaginai pas ainsi, mais je ne suis guère surpris.

- Tu as partiellement raison. Ce que tu vois n'est pas l'enfer, mais l'un des enfers.

- L'un des enfers ? Tu veux dire que...  
Si cet endroit en est un, ça veut dire que l'arène où il y avait tous ces animaux en était un aussi ?

- Oui, mais ce n'était pas une arène, c'était un monde, tout comme celui là...

- Mais l'autre ? Là où il y avait toutes ces personnes, ce lieu paradisiaque était aussi un enfer ?

- Qu'y a-t-il d'étrange à cela ? “ Enfer “ n'est qu'un mot pour décrire un espace

où la douleur existe, un lieu où l'esprit ne peut s'épanouir pleinement. Dans ces mondes sont données des règles immuables qui régissent l'ensemble de ses occupants, et tous doivent s'y plier. Il n'y a pas d'autre alternative. Ce que tu prends pour un " paradis " possède lui aussi ses codes, des codes que tu n'as pas pu voir mais que tu peux comprendre à la lumière de ce que tu sais à présent.

Des codes au paradis ? Que pouvait-il exister comme limite dans un lieu que tous prennent comme l'aboutissement de l'existence ? Mais l'homme, cet homme qui était là, avec lui, avait parlé des enfers, plusieurs lieux fondés sur des lois totales. Que pouvaient être des lois au Paradis, l'ultime lieu du sublime où chacun vivait en harmonie ?

" Tu commences à comprendre, chuchota l'être, qui s'était assis sur une chaise, les coudes sur la table, un verre d'eau à la main. Va un peu plus loin, et tu sauras. "

- C'est vrai, j'oubliais que je ne pouvais te cacher quoi que ce soit. Pourquoi ? Chad refit face à l'être. Comment fais-tu,

comment faites vous pour ainsi sonder ma conscience ?

- Cela aussi tu le sais, mais il te faut encore un peu de temps. Alors, continue ! dit-il en buvant une gorgée.

- Si le paradis est un monde comme celui-ci, et comme celui des bêtes féroces, alors ces personnes peuvent mourir. Mais pourquoi mouraient-elles, si c'était le paradis, ou même l'enfer ? Si la mort existe, alors ce n'est pas l'aboutissement de toutes formes d'existences.

- Bien, continue ainsi. L'être avait posé le verre et continuait de fixer Chad, de plus en plus intéressé.

- Le paradis, l'endroit où le bien règne sans partage, le lieu où tous vivent en adéquation avec tous. Mais... pour préserver une telle harmonie... Que deviennent ceux qui ne peuvent vivre en harmonie ? Chad avait tourné sa tête vers l'être, et sur son visage son interlocuteur vit qu'il y avait bien plus qu'une simple question derrière ce regard. Il y avait une sorte de refus, mais qui ne tenait que

parce que Chad n'avait pas lui-même dit la suite de sa réflexion. Il savait, mais ne voulait pas le dire lui-même. Cette attitude, toute humaine, l'amusa un moment. Mais il ne devait pas laisser le silence s'imposer.

- Bien, tu as la réponse.

- Mais c'est impossible ! Comment peut-on vivre sans avoir la moindre pensée mauvaise ? Il suffit d'une simple parole mal comprise pour faire naître un sentiment de rejet.

- Non, ce n'est pas totalement impossible. Il existe un remède à cela. Mais le remède est-il plus sain que le rejet ? Là est la question que tous se posent. C'est pour cela que les pleureurs des bords de rives sont là. Ils ne sont pas immobiles, ce sont juste des personnes qui ne savent choisir entre rester dans ce lieu qu'ils haïssent et la beauté qu'il leur procure. Ils pleurent car ils se repentent de leurs pensées, c'est pour cela qu'ils sont ainsi. Mais tout le monde abandonne ce combat un jour, et meure, entraînant avec lui d'autres personnes qui regrettent leur disparition, et se

mettent à haïr, eux aussi, ce monde dans lequel ils ne peuvent penser.

- Quelle horreur !

- Ah bon ?! Pour toi, quel est le pire : Être pris dans le dilemme de la pensée, ou de la rage, dans un corps de bête, ou encore de destruction, comme ici, ou dévoré par ton corps, ou tes passions ?

- Je ne sais pas, dit Chad en baissant la tête. Je ne sais pas.

- Tu vois ? Chacun de ces mondes possède son potentiel de rédemption, selon les fautes que l'on commet dans sa vie passée. Ceux qui n'ont pu exprimer ce que leur cœur avait de plus profond se retrouvent dans l'enfer du paradis, condamnés à apprendre à ne pas laisser en eux ce qui les fait eux. Ils payent le silence de leur voix par le silence de l'âme. Ceux qui échouent dans l'enfer des bêtes féroces sont ceux qui ne prenaient pas garde au monde qui les entourait. Ils n'avaient qu'eux comme seul point d'origine, oubliant que ce qui fait que le monde est monde tient dans la capacité de chacun à prendre garde à

ce qui se trouve au-delà de leurs mots et de leurs gestes. Ils revivent sous la forme de bêtes pour comprendre les souffrances de ceux qui vivaient sous leur coupe. Et ici... Ici est le lieu où tu aurais pu aller.

- Quoi ! C'est pour cela que vous me faites naviguer d'un enfer à un autre, pour me montrer ça, pour me faire peur ?

- Non, ce n'est pas pour cela. Ceux qui viennent ici sont ceux qui ont oublié de vivre. En s'enfermant en eux ils ont oublié qu'aimer le monde était un point essentiel de la vie. Ils sont devenus ainsi en omettant que la vie ne se trouve pas qu'en soit mais aussi dans chacune des personnes que l'on croise, que l'on rencontre. Vivre c'est accepter que l'on puisse vivre dans les autres, par les autres, et pas seulement par soi et en soi.

- Et c'est cela qu'y m'est destiné ? demanda Chad, calmement.

- Tu n'as pas encore compris. Pourquoi crois-tu que nous nous ressemblons ? Penses-tu que ce n'est que le fruit du hasard ? ou que nous faisons cela pour te faire peur ? Nous

pourrions, en effet, prendre d'autres apparences, mais nous n'avons pas l'habitude de nous masquer les uns les autres. Ne t'es tu jamais demandé pourquoi tu étais né, ni même comment ? La question était abrupte, sans aucun lien avec ce qui avait été dit, du moins au premier abord.

- Si. Mais du plus loin que je me souviens, je n'ai jamais vu rien d'autre que ce que je vis depuis... depuis que je vis. Les médecins m'ont dit que j'étais sans doute amnésique.

- Et si cela était faux ? lança l'être, visiblement satisfait de la tournure de la conversation.

- Si cela était faux ? Ca voudrait dire que je suis...

Il était perdu. Les paroles de cet homme qui lui ressemblait trouvaient un écho en lui, ravivaient des souvenirs qu'il ne possédait pas, mais qui étaient des souvenirs, ses souvenirs, il le savait. Il voyait le monde dans lequel il avait toujours vécu, mais sous un autre jour, fait de vivants qui attendaient, tou-

jours plus nombreux, qui attendaient quelque chose sans le savoir. Il y avait quelque chose de changé, comme un temps qui n'avait pas d'importance, et un passage vers d'autres lieux, visible pour lui, masqué pour tous les autres.

“ Oui, tu y es. “

- Cela voudrait dire...

- Vas-y, dit le.

- Cela voudrait dire que nous sommes pareils.

- Oui. Depuis toujours nous avons existé. Nous étions une unique entité, le passeur entre un monde et un autre, tout à la fois identique et pourtant irrémédiablement différent. Ce monde était le passé du monde dans lequel tu vis. Nous étions celui qui faisait naviguer les âmes d'un corps vers un autre, un palier entre les vies qui s'enchaînaient. Un moyen de contrôle pour ce qui nous a créé, qui ne peut être connu car inconcevable, même pour nous. Mais ce monde a bien changé. De nouveaux animaux sont apparus, des êtres dotés de pensées, tout comme nous. Ce

sont les humains. Avec eux un nouveau besoin est né, celui de réguler un monde devenu chaotique, soumis à ces êtres qui faisaient ce que nul n'avait fait auparavant. Il était nécessaire de changer la norme, pour endiguer le flot toujours croissant de passages. Les enfers ont été créés : des espaces avec de nouvelles règles, et un potentiel de maintien devenu vital pour que le monde ne disparaisse pas.

- Mais cela n'a pas totalement suffi. Il restait un problème majeur qui devait être résolu : le passage d'un monde à l'autre n'est ce pas ? Car comment aurions-nous pu faire pour être présent dans chacun des enfers, en n'étant qu'un. Voilà pourquoi nous sommes ainsi : Indépendants les uns des autres et pourtant toujours liés, pour assurer la cohésion de l'un des éléments fondateurs.

- Bien. Je vois que tu te réveilles enfin. Ce n'est pas trop dur ?

- Si, mais quelque chose, au fond de moi, m'empêche de refuser cela. Je ne sais pas si c'est la part de ce moi qui était nous, si c'est ce qui pourrait être l'espoir, ou quoi que se

soit d'autre. Mais je le sais. Je me souviens de cette séparation, de ce premier moment où j'ai été moi. Mais il y a quelque chose que je n'arrive pas à comprendre encore. Pourquoi n'ai-je aucun souvenir de ce passé lointain que je me sais avoir vécu ?

- Cela est du au monde dans lequel tu vis. Pour éviter que tu deviennes dissemblable d'avec ton monde, il est nécessaire que tu endosses une nouvelle existence, pour que tu puisses perdurer. Nous sommes liés à nos mondes, à nos enfers, et nous subissons leur influence, à notre manière. C'est pour cela que tu n'es plus surpris de ces passages, car tu les a déjà fait.

L'être s'avança, jusqu'à faire face à Chad, et posa sa main sur son épaule.

- Ce n'est pas la première fois que tu m'expliques cela n'est ce pas ?

- En effet. À chaque fois que tu endosses une nouvelle identité, nous revenons te voir, pour te réveiller à ton rôle. Cependant, nous ne pouvons faire que cela : c'est à toi de décider comment tu décides de remplir cette

tâche qui est la tienne, qui est la nôtre depuis la création de la vie. Mais cela ne me dérange pas. C'est un mal nécessaire. Car il n'y a qu'ainsi que tu pourras être pleinement ce que tu es, et que tu pourras faire ce pour quoi nous existons.

- Une dernière chose avant de repartir :  
Combien y a-t-il d'enfers ?

- Ils sont au nombre de cinq. Il ne t'en reste plus qu'un à visiter, pour pouvoir enfin juger par toi-même du chemin que doivent prendre ceux que tu conduiras.

- Nous nous reverrons ?

- Non, pas avant ta prochaine identité, pourtant jamais nous ne nous quitterons.

- C'est vrai. Merci.

Chad referma la porte. Il était à nouveau dans son appartement. Tout lui paraissait différent, mais il savait qu'il n'en était rien. C'était lui qui avait changé, sans être quelqu'un d'autre. Il était devenu lui.

“ Bonjour, je viens voir la femme que vous avez admise hier. C’est moi qui l’avais amenée ici. “

- Il me faudrait votre nom monsieur ?

- Anuton, Chad Anuton.

- Monsieur Anuton ? Le médecin qui s’occupe de votre amie m’a demandé de vous dire de le rejoindre dans son bureau si vous veniez. C’est au troisième étage, la porte de droite en arrivant.

- Je vous remercie. Bonne journée.

Chad prit les escaliers et frappa à la porte indiquée. Il attendit qu’on le prie d’entrer, s’avança vers le praticien, lui serra la main et s’installa dans le fauteuil de cuir qui faisait face au bureau.

“ Monsieur Anuton. Je suis content que vous soyez venu aussi vite. J’avais laissé un message à la secrétaire de votre travail mais aux vues de l’heure, je suppose que vous n’êtes pas passé à votre bureau. “

- Non, en effet. Je m’inquiète beaucoup de l’état de santé de ma collègue. Pouvez vous me dire quand elle sortira ?

- Et bien... J’ai parlé avec madame Hermies, et elle m’a dit qu’elle n’avait plus de famille. Etant la seule personne avec qui elle nous a dit avoir contact, et ayant son accord, je peux vous le dire. Le médecin s’appuya des coudes sur le bureau de bois brun. Son regard avait changé. Mais ce que j’ai à vous apprendre est grave.

- Ne vous inquiétez pas, je souhaite le savoir. Même si c’est une mauvaise nouvelle, je tiens à pouvoir l’aider, quoi que ce soit. Le ton était sincère, convainquant, impressionna le médecin par tant d’assurance.

- Très bien. Nous avons passé des examens sanguins et nous avons relevé une anomalie. Comme vous m’aviez prévenu de

ce choc crânien, et de ses gestes répétitifs, nous avons réalisé des radios qui nous ont révélé des tâches sombres sur l'encéphale droit. Nous avons donc prescrit des examens plus approfondis et l'IRM a décelé une tumeur cérébrale avancée.

- Combien de temps lui reste-t-il à vivre ? Demanda Chad, la voix tremblante de l'attente.

- Nous avons deux possibilités. La première est de pratiquer une opération pour tenter d'extraire la tumeur. C'est une opération très lourde mais notre patiente pourrait la supporter. Cependant, le cancer ne se trouve pas sur la périphérie cérébrale, ce qui complique la tâche.

- Et la chimiothérapie ?

- Malheureusement, le stade est trop avancé pour espérer la sauver grâce à elle.

- Est-elle au courant de ce qu'elle a ?

- Non, pas encore. Les résultats sont arrivés dans la nuit et nous n'avons pas voulu la réveiller pour lui apprendre cela. De plus, nous préférons qu'elle ne soit pas seule pour

apprendre cette nouvelle. C'est à vous de décider si nous devons lui dire, ou si vous préférez lui annoncer vous-même.

- Moi ? dit-il, surpris.

- Oui, vous. En tant que seule personne de son entourage à être présent, vous pouvez lui dire si vous vous en sentez capable. Mais je sais que c'est une lourde responsabilité. Nous souhaitons que vous soyez tout de même présent lorsque nous lui dirons.

- Combien de temps lui reste-t-il à vivre ?

- Je vous l'ai dit, une opération pourrait la soulager et lui offrir un répit. Mais je crains que cela ne soit qu'un simple répit. Les tests effectués sur son sang ont révélé des métastases. Il est possible que son cancer se soit introduit dans d'autres organes.

- Et ?

- L'opération lui donnerait quelques mois de répit, mais elle peut ne pas s'en remettre totalement et être alitée jusqu'à son décès, voir même incapable de rien faire. Sans l'opération, je crains qu'elle n'ait que quel-

ques jours à vivre, peut-être deux semaines, tout au plus. Je suis désolé.

Chad restait silencieux. Deux semaines.

“ Est-ce que ça va ? “

- Oui, ça va. J'ai prévenu le responsable des ressources humaines que nous ne pourrions pas venir. Je ne lui ai pas dit pourquoi, j'attends que tu m'autorises à lui dire ce que tu as.

- Bien sur que tu peux lui dire. Je sais très bien ce que j'ai. Je sais que je ne pourrais pas revenir travailler avec toi, que c'est fini pour moi. Mais je n'ai pas peur. C'est bizarre non ? Tu sais pourquoi je n'ai pas peur ?

Le ton avait été extrêmement calme, sans la moindre trace de tristesse. Elle avait parlé en le regardant droit dans les yeux, sans chercher à dissimuler les tics qui agitaient son œil droit et qui devaient être les manifesta-

tions d'une douleur que peu de personnes peuvent ressentir.

- Non, je ne sais pas.

- Parce que je t'ai rencontré. C'est stupide je sais, mais depuis que je te connais... Il y a quelque chose de changé en moi. Comme pour toi. Je le vois, tu n'es pas comme hier, ni comme les autres jours. J'ai failli ne pas te reconnaître tout à l'heure tu sais. Quand tu es entré, il y avait quelque chose de plus autour de toi, comme si tu t'étais réveillé. Tu n'as plus peur.

- C'est vrai. Je n'ai plus peur de ce que je suis, de ce que je peux être. Hier, quand tu t'es évanouie, j'ai eu peur. Pour la première fois j'ai ressenti la peur de perdre quelqu'un ; et quand je suis parti, quand je me suis retrouvé seul, j'ai eu une visite de quelqu'un que je n'avais pas vu depuis très longtemps, quelqu'un qui est un peu comme mon frère. Il m'a dit ce que j'avais besoin d'entendre, ce que je savais mais que je ne voulais pas admettre. Mais maintenant je sais ce que je veux.

- Tu as revu quelqu'un d'avant ta perte de mémoire ? Elle s'était redressée, pour lui faire face un peu plus.

- Oui, on peut dire ça comme ça. On a parlé toute la nuit, et à présent je me souviens de ce que je suis vraiment. Tu te souviens quand tu es venue chez moi ?

- Oui.

- C'est ce jour qui a tout changé. C'est grâce à toi que je suis ainsi aujourd'hui. J'ai appris grâce à toi que le monde n'était pas comme je le pensais, et que je pouvais en faire partie, que j'en faisais partie.

- Chad.

- Oui ? dit-il avec attention.

- Parles moi s'il te plaît... Parle moi de la mort, de ce que tu crois, de ce que tu sais au fond de toi. Elle haletait quand elle parlait, essayait de retrouver son souffle qu'elle ne pouvait poursuivre.

- Allons, tu ne vas pas mourir.

Arrête je t'en prie. Nous sommes tous voués à mourir un jour. Pour moi, cela va bientôt venir, je le sens. Mais je n'ai pas peur,

je te l'ai dit... Je savais déjà ce que j'avais avant même que nous nous rencontrions. Pourtant, je n'ai pas voulu suivre de traitement... Je ne me suis jamais présenté dans aucun hôpital. Quand mon ancien patron est mort, je pensais que c'était un signe, que la vie avait finalement décidé que je devais abandonner tout espoir et que je devais bientôt partir... Mais tu es arrivé, tu as ranimé l'espoir de pouvoir encore vivre quelque chose. Tu as donné un sens à la fin de ma vie, comme jamais je ne l'aurais crû possible. Je n'ai jamais rencontré d'homme qui accepte de partager ma vie : Mon ancien patron était un homme gentil, exceptionnel, mais jamais je n'ai pensé qu'il pouvait être mon mari. Il ne voulait pas de moi, de toute façon, mais cela est sans importance. Ce qui m'a fait le plus mal, c'était de ne pas avoir eu d'enfant : un être qui te donne une nouvelle façon de voir le monde, quelqu'un que tu aimes plus que tout et qui, au delà des liens du sang, partage avec toi une part de vie sans jamais te juger, sans chercher à te faire changer, mais qui le fait

quand même, grâce à ses yeux, qui voient autrement que les miens... Tu es cela pour moi : ce que tu vois est différent de tout ce que j'aurais jamais pu voir. Tu es différent des autres, tu sais des choses que personne ne saura jamais.

Chad avait écouté. Il n'avait fait aucun mouvement pour essuyer ses larmes, juste pris la main de la femme.

- Je ne sais pas quoi dire... Je ne savais pas. Pourquoi tu ne me l'a jamais dit ?

Parce que tu n'avais pas besoin de le savoir. Tu as été parfait, tellement parfait que j'aurais aimé pouvoir dire que tu es mon fils, et être fière de ce que tu es, fière de ce savoir que tu as. Je t'en prie, parle moi de la mort. Je ne crois en aucun dieu, mais je crois en ce que tu me dis. Dès le premier jour j'ai su que tu m'apporterais une vérité que personne, à par toi, ne pourra jamais voir. Alors, s'il te plaît, parle moi.

- Comment t'appelles-tu ?

- Aurore. (juste un souffle)

- Aurore, la mort... La mort n'est pas la fin de tout. La mort est tout au plus un changement, un passage d'un état à un autre, qui est le reflet de ce que nous avons été durant notre vie. Nos actes, nos paroles sont le miroir de ce que nous avons au fond de nous, mais ils ne sont que la face visible de ce que nous sommes, au fond, au plus profond de nous. Un peu plus loin, il y a nos pensées, ce que nous ressentons et que personne ne peut jamais vraiment totalement comprendre. Mais la mort le peut, car c'est quand nous la voyons que ressort l'écrin de notre vie, l'espoir que nous avons dans le trésor de notre cœur. Nous nous rappelons alors ces moments intenses qui ont ponctué nos jours, et qui sont restés vivants en nous. Quand la mort nous prend la main, nous revivons ces souvenirs, pour un ultime instant de félicité. Nous replongeons en eux, pour une seconde vie, qui nous fait renaître. Car la vie est bien plus forte que la mort, qui n'est qu'un de ses messagers. Elle emplit toutes les créatures pour leur donner la force de combattre contre le vide qui est dans toute

matière et tout espace. Il n'y a pas de dieu, juste la force de la vie qui grandit. Pouvoir trouver la vie au plus profond de la peur de la mort est devenir ainsi qu'un dieu, car alors il n'y a rien qui devient impossible.

Tandis qu'il parlait, il avait senti la main le serrer sans violence. Il avait continué, de la même voix basse pour qu'il n'y ait qu'elle qui puisse entendre, pour se changer en ce couple qu'il avait vu la veille. Elle avait pleuré, sans effacer son sourire.

Il garda le silence.

Elle tourna alors la tête, le regardant droit dans les yeux, laissant l'eau former un feu magnifique qui grandissait.

“ Chad ? C'est toi ? “

- Oui, c'est moi. Mais tu ne me vois plus comme tu m'as toujours vu. Ce que tu vois est la forme de ce que tu as le plus aimé, ce qui t'as portée durant toute ta vie et qui ressort maintenant, pour te guider vers un autre lieu.

- Tu y es déjà allé, dans cet autre lieu ?

- Oui, il y a peu.

- Vas-tu me faire revivre mon plus beau souvenir à présent ?

- Oui.

Chad posa sa main sur le front de la femme. Et il vit. Il vit l'instant qu'il était en train de vivre, assis près d'elle, qui sentait sa main dans le creux de la sienne. Il s'entendit parler, et il ressentit la chaleur de la femme, les paroles prophétiques pleines de promesses qu'elle recevait, qu'elle souhaitait conserver pour son futur qu'elle regardait sans peur, plongée dans son amour pour lui. Il lui renvoya ces images, en y ajoutant les siennes, pour cette seule et unique fois. Elle souriait. Les larmes avaient disparu. Il n'y avait plus que la joie de cet instant, et une flamme qui embellissait à mesure que la sienne s'éteignait.

Il se leva, appuya sur le bouton d'appel pour qu'une infirmière vienne à sa rencontre. Lorsqu'elle arriva, il était debout, à côté du corps sans âme, et il souriait. Il souriait de voir le sourire de la femme, à jamais figé dans

la joie d'avoir pu partager ses pensées avec lui, avant de s'éteindre.

“ C'est fini, dit-il. “

- Je suis désolé, lui dit l'infirmière.

Vous allez bien ?

- Oui, je vais bien. Elle n'aurait pas voulu que je pleure, elle me l'a dit.

- C'est normal de pleurer. Si vous voulez être seul, vous pouvez aller dans la salle de garde, il n'y a personne.

- Merci. Je vais y aller en attendant le médecin. Pouvez vous lui dire que j'y suis, je m'occuperai des formulaires pour la famille.

- Vous étiez son mari ?

- Non. Elle n'aurait pas voulu.

Trois semaines avaient passé. Tout ce qui restait d'Aurore tenait dans quelques papiers. Chad était revenu à son travail, s'occupait des dossiers qui continuaient de se presser sur son bureau. Parfois il se surprenait à parler à voix haute, mais personne ne lui répondait. Sa future collaboratrice avait été recrutée mais

elle ne prendrait son travail qu'au début du mois suivant. En attendant, Chad avait son bureau pour lui seul.

“ Excusez moi monsieur Anuton. “

- Oui, qui a-t-il ?

- Monsieur le directeur des ressources humaines souhaite s'entretenir avec vous.

- Maintenant ? J'aimerais terminer de traiter ce cas.

- Il a dit que vous pouviez venir quand vous le pourriez. Il ne souhaite pas que cela perturbe votre travail. Dans combien de temps pensez-vous avoir fini ?

- D'ici vingt minutes ce sera bon.

- Très bien, j'en informerai monsieur.

Chad retourna dans l'étude du cas. Il savait déjà ce dont il allait être question, il avait pris beaucoup de retard suite au décès d'Aurore, et il allait lui demander s'il souhaitait prendre des vacances.

“ Bonjour Monsieur Anuton. “

- Bonjour monsieur.

- Je vous en prie, asseyez vous. Je voudrais savoir tout d'abord, vous allez bien ?

- Oui, très bien, un peu fatigué, rien de plus.

- Vous savez, vous faites du très bon travail depuis que vous êtes parmi nous, vos résultats sont très encourageants pour la suite.

- Je vous remercie, dit Chad avec un léger signe de tête.

- Voyons, vous n'avez pas à me remercier pour ce que vous faites pour nous. Cependant, j'ai constaté que vous étiez un peu moins performant depuis que votre secrétaire est décédée. Je me doute que sa mort vous a fortement touché, mais vous ne devez pas oublier que si vous n'allez pas bien, il serait préférable que vous preniez quelques jours de congé, il nous serait fâcheux que vous tombiez malade.

- Bien sûr, mais avec l'absence de ma collègue, je ne souhaite pas que vous preniez du retard sur les différents engagements en cours.

- Ne vous inquiétez pas pour cela voyons. La santé de nos meilleurs employés est bien plus importante qu'un petit retard.

Chad regarda par la fenêtre. De son poste il n'avait aucune ouverture sur l'extérieur et ces quelques instants de soleil l'apaisaient.

C'est alors que le ciel tomba. Plus d'arbre, de fleuve, de terre où le regard pouvait glaner la vie, plus d'air dont l'absence étouffait la lune, veuve solitaire, plus de feu abreuvé par le flot des voitures, plus de feu pour éclairer les ombres folles.

Sous le ciel les hommes étaient devenus des spectres en mouvement qui s'arrachaient les racines du monde pour s'offrir un instant de lucidité perdue.

La peau qui les recouvrait encore était comme un vieux parchemin sur lequel était écrite la veule prophétie qui s'était accomplie sous leur rage vengeresse. Les brins d'herbe sèche qui s'accrochaient au caillou de leur crâne étaient les reliques d'un passé animal qu'ils avaient cherché à fuir de toutes leurs

forces. Ils s'étaient exclus de leur héritage, avaient tenté de s'élever au-delà de ce qu'ils étaient.

Ce monde était à leur image. L'obscurité, l'inconnu était pour eux. Reflet de leur honte scandée, la fleur de leur cœur s'était desséchée de leur vivant, affamant leur âme sans attente.

Ce monde était à leur image. Ruine du monde pour seul horizon, paysage décharné jusqu'à la gorge qui s'effondrait sur lui-même. Car de toute part ses fondations étaient rongées, dévorées par ceux-là mêmes qui auraient du les nourrir de leur attention.

“ Vois leurs orbites, substance du fond de leur âme, vois comme elles crient, comme elles dévorent ce qui passe à leur portée. Elles sont en quête constante de la pitance qui soulagerait le feu de leur ventre distendu.

Ici, il ne règne que la loi de la faim. Ingurgiter, dévorer, engloutir la moindre once de chair qui se glisse jusqu'à soi, pour apaiser la fournaise de son corps et la soif de son esprit.

Ce monde est à leur image. Les milliers de cris qui s'élèvent sont les plaintes de leur salut à jamais refusé. Chaque nouvel arrivant apporte le poids de sa pénitence, et fait vaciller un peu plus le ciel, les enfonçant tous dans la vacuité, ne les laissant qu'à leur chasse perpétuelle, éternelle.

Ils souffrent. Comme ils ont souffert dans leur vie antérieure ils souffrent ici. La pauvreté de leur âme alimente la faim de leur corps.

Car ce lieu, ce monde, est l'enfer de la famine. “

- Pourquoi ne font-ils pas attention à nous ?

- Regarde les. Regarde les ! Affalés sur le sol ils ne scrutent que le sol. Jamais ils n'ont regardé le ciel, oubliant un instant leur vérité pour rêver. Ils se sont accrochés à leur bien-être illusoire en s'enracinant dans les monts artificiels qui les coupaient des hauteurs. Voilà pourquoi ils ne peuvent nous voir. Pour eux, pour ce monde, nous sommes dans

le ciel, nous en faisons partie. Nous leur sommes inaccessibles.

Pourtant, ils marchaient. Ils foulait la poussière dans laquelle semblaient nager ces ombres charnelles. Le silence s'était établi entre eux. Ils n'étaient plus que deux anges dans ce lieu qui continuait de tourner sans prendre gare à leurs pas. Tout autour d'eux, les estomacs grondaient, les mains osseuses fouillaient dans la nappe qui dissimulait, parfois, les restes d'un cadavre pourrissant, un tube qui parcourait la chair flétrie, une joue creuse abandonnée devenue hors d'atteinte.

Un gémissement sourd succomba non loin d'eux. Un être avait réussi à s'arracher de son fauteuil pour saisir le cou frêle d'un jeune arrivant, pas encore tout à fait sans viande. Les dents fouillaient le corps, extirpaient les lambeaux brûlés du dos qui l'avait appelé. Dans un effort le prédateur avait enserré les membres osseux, pour ne laisser aucun espoir de fuite, pour conforter sa victoire.

Son autre moi s'était arrêté, avait observé Chad qui regardait ce carnage où le sang

était absent. Il lui avait alors expliqué que ce rapace avait été un grand homme d'affaires qui avait abandonné jusqu'à ses enfants pour s'enrichir. Il était le plus vieux dans ce monde, pacha indétrônable, roi sans pouvoir qui semblait ne jamais devoir s'éteindre.

“ Car telles sont les lois qui prévalent dans cet enfer. “

- Ils ne peuvent mourir de mort naturelle ?

- Ils meurent de vieillesse, dévoré. La vieillesse n'est ici qu'un état qui amène la mort, mais ne la provoque pas. Mais la mort reste la même, quel que soit l'enfer qui les reçoit.

“ Monsieur Anuton ? “

- Pardon, veuillez m'excuser, j'étais ailleurs, répondit Chad. Je dors mal ces temps-ci.

- Ce n'est pas grave, notre entretien est fini de toute façon. Vous pouvez rentrer chez vous. Passez me voir la semaine prochaine, après vous être reposé.

- Merci monsieur, bonne journée.

L'homme se leva, lui tendit la main que Chad serra avant de sortir. Il savait que seules quelques secondes avaient fuit pendant son évasion, qu'il était parti, puis revenu, et que cet homme, ce...directeur, irait là-bas, sans aucun doute.

Chad sortit du bâtiment. L'après-midi avait à peine débuté. Il ne savait pas ce qu'il allait faire, mais cela ne l'inquiétait pas. Il avait changé, il le sentait. Qui était-il? Qui avait-il été ? Cela n'avait plus d'importance, il le savait à présent. Durant sa vie passée, il avait cherché, sans le savoir, à s'accomplir dans son quotidien, fouillant dans ses jours ce qui l'avait fait naître, ce qui lui donnait son présent. Il avait marché au milieu de la foule pour se sentir vivant, dans cette mare grouillante. Il avait voulu voir par ce qu'il ne voyait pas, dans le reflet que tous lui renvoyaient. Exister par rapport à la multitude qu'il ne connaissait pas, qui agissait alors que lui était passif. Il marchait alors qu'ils cour-

raient, il souriait alors que tous se masquaient, il restait seul, pour devenir différent, pour ressentir cette distance qui était indissociable de lui. Il avait cru devenir lui en sortant du formalisme, en s'éparpillant dans des constats d'illusions.

Il le savait à présent. Il était différent par son ignorance qu'il n'avait jamais cherché à combler. Il avait pensé que la vie des hommes et des femmes qu'il voyait était la vie, sans cette modulation qu'il n'avait jamais connue. Il avait pensé que les heures s'éti- raient, semblables, pour toutes et tous, sans passion, qu'il était le seul à pouvoir ressentir ces attraits parfois si violents face aux chaînes qui entravent les émois. Il avait refusé de se mêler à eux, à ces bêtes qui semblaient s'ef- fondrer sur elles-mêmes. Et pour cela il s'était fabriqué ce sarcophage inviolable, ce masque funèbre dont il ne s'était jamais séparé. Il avait cru pouvoir préserver ses passions, et vivre. Mais il n'avait été qu'un dragon arrogant jalosant son butin, alors qu'en dehors de

sa caverne il y avait tant de beautés, tellement à découvrir.

Il avait vu ses rêves comme une malédiction, un calvaire pour lui si dissemblable.

Il s'était réveillé, incapable de savoir où était l'illusion, où se trouvait la réalité.

Il savait. Il savait que de tous, il était le seul à n'avoir pas connu la vie, que durant tout ce temps, il s'était trompé, qu'il avait pris en chasse la source même qui lui avait prodigué son âme.

Il avait voulu combattre la mort qui s'était emparée de la vie, pour que le monde puisse se voir. Mais il ne pouvait en avoir le pouvoir. Il lui avait manqué une vie, sa vie. Elle, elle lui avait donné la chance de trouver cela, de lui apprendre ce qu'il ne parvenait pas à connaître.

Depuis trois semaines, lorsqu'il s'endormait, il revoyait les visages qui avaient hanté ses rêves. C'était toujours les mêmes expressions, les mêmes tristesses et les mêmes regrets. Chad tentait alors de les apaiser, pour rendre leur passage plus doux. Il leur donnait

un espoir né de leur passé, pour qu'ils n'aient pas à souffrir de vivre un calvaire identique, avec le poids de leurs regrets au fond de leurs jours.

Il était retourné à sa marche dans la foule. Oubliant sa présence, il marchait, observait les signes qui apparaissaient sur les visages, les mots qui étaient lâchés, et les actes qui se manifestaient, dans l'enfer des émotions dont il était le messager.

## **Avertissement du lecteur**

Dans une histoire, racontée, lue, entendue, existent trois temps distincts. Je ne parle pas de l'écriture, de la lecture, et de la compréhension. Je parle de ce qu'il y a dans l'histoire, autour de l'histoire, et en dehors. L'histoire est une zone du temps, un moment qui s'attache, qui se livre, qui se libère de tout ce qui pouvait être connu avant. L'histoire est un instant important.

L'histoire, c'est un dévoilement, un don fait par une personne qui a décidé de montrer ce qu'elle voit, ce qu'elle entend, ce qu'elle ressent. L'écriture ne se fait pas très souvent uniquement par plaisir, il y a quelque chose derrière, une espèce de vague, ou plutôt

de souffle, qui gèle ou qui réchauffe, qui saisit et qui demande à être libérée, ou qui doit libérer, selon les cas.

L'histoire, c'est une identification, c'est une décorporation. Elle permet d'oublier ce qui se trouve dans notre être, ou elle ouvre la porte pour aller dans l'être. Elle est à la fois une entrée et une sortie, un champ libre qui laisse le choix de sa propre envie, qui ne pose aucune contrainte.

Autour de l'histoire, c'est la communication, la parole échangée avec un autre sur une phrase, un thème ou sur l'intégralité de l'histoire. Ca la fait vivre. C'est ce qu'il y a autour de l'histoire qui lui donne vie. Une histoire dont personne ne parle, c'est un temps mort, une parcelle de temps qui a disparu, oubliée.

Le dehors de l'histoire, c'est l'écriture. L'écriture de l'histoire, c'est un moment d'intense intimité, entre l'auteur et sa plume, entre l'homme et l'idée, le sensible et l'incompréhensible. Poser des mots, certains mots, plutôt

que d'autres, est un gage d'amour entre les sons et les idées.

L'écriture de l'histoire, c'est comme partager un bonbon avec un enfant qui n'a pas eu le sien. Ca va lui donner le sourire, il va être heureux de pouvoir goûter à ce beau bonbon rouge, vert ou jaune. Et quand il va l'avoir mit dans sa bouche, vous aussi, vous serez content de voir sa joie de goûter le sucre.

L'écriture de l'histoire, ça peut aussi être douloureux. Mais ça, ça reste chez celui qui écrit.

C'est beau, une histoire. Mais une histoire ne doit pas faire oublier qu'il y a un au-dehors de l'histoire. Elle ne doit pas emprisonner, limiter personne. Une histoire qui emprisonne, j'appelle cela des chaînes. Je ne pose de chaînes pour personnes, je laisse juste des morceaux de pain, par terre, et chacun peut choisir de les suivre, de les regarder, de les ramasser, de les manger, ou de partir dans

une autre direction, pour trouver ses propres repères.

Ceci est le premier chapitre d'une histoire.